

STARWAX 62
offert par Compos-It

**SPECIAL
HIP-HOP**

**star
wax**
DJ lifestyle magazine

Dj Vadim





MADE IN

Fait Maison

DISQUES VINYLES
PERSONNALISÉS
À L'UNITÉ OU EN PETITE SÉRIE

Définition : OVnyl ~ {ovnyler} [verbe transitif E.T.] Etym : mix de deux vieux vocables terrestres du XXe/XXIe siècle : O.V.N.I et Vinyle.
Faire passer une musique de l'état dématérialisé (.wav, .mp3,...) à l'état solide sur un support vinyle.

A l'aube des 50 ans du mouvement hip-hop, nous avons décidé de nous lancer dans cette thématique. Évidemment, en trente-deux pages, nous n'avons pas la prétention d'être exhaustifs... mais nous espérons surprendre même les plus érudits. Pour les non-initiés, il est important de rappeler que le hip-hop n'est pas une musique mais un mouvement avec plusieurs disciplines : le Graffiti writing, le Djing, le Bboying ou Breakdancing, le Mcing ou le rap puis le Beatboxing. Le mouv. émerge dans les rues du South Bronx. Nous n'allons pas retracer toute l'histoire de la construction du pays...

Revenons à la fin des 60's, la population afro-latino américaine du Bronx est minoritaire et, dans une précarité flagrante, les gangs sévissent. De ces difficultés vont naître des arts, reflets d'un système capitaliste déjà bien ancré. Naissant avec les premiers instruments numériques, adeptes du copié-collé, les disciplines hip-hop recyclent. Débrouille oblige, le mouvement est à l'avant-garde sur la tendance du upcycling...

Ce mouvement socioculturel est devenu puissant et influent. Historiquement et économiquement il est autant complexe que paradoxal, flamboyant que désordonné. Il est surtout porteur d'espoir pour les jeunes. Allez hop c'est parti !

Le hip-hop est un mode de vie ou une philosophie de vie mais, à l'exception des commandements de la Zulu Nation, finalement peu fédératrice, il n'y a pas de texte sacré qui fait socle. Depuis les 90s, l'industrie du hip-hop génère des sommes colossales et chaque hit maker se dit le king parce qu'il écoule beaucoup de disques. Toutefois, sauf exception, le portefeuille de ces multimillionnaires ne bénéficie pas à leur communauté puisqu'ils investissent dans des busines pour la plupart contrôlés par des blancs.

C'est complexe car le rap est héritier du toasting, tout comme les blocks parties des sound systems, en provenance de Jamaïque. Mais, rapidement, la majorité des Djs souhaite mixer dans des clubs et non dans la rue.

Instrumentalement parlant, il est déstabilisant car il sample sans limite. Prolongement de la soul-funk, la musique hip-hop s'imprègne aussi bien des musiques électroniques que des musiques traditionnelles du monde ou des grandes orchestrations de la musique classique. C'est le flow du rap surtout qui est nouveau et parfois ses paroles engagées dérangent.

Même si ses racines sont ancrées à Nyc, H.I.P.H.O.P., la première émission hip-hop télévisée au monde est diffusée en 1984 sur une chaîne française... Les histoires des Usa et de l'Europe sont différentes mais des similitudes existent et la jeunesse en quête de repaires s'identifie très vite au phénomène. Petit à petit, l'engouement est international. Même si l'art n'a pas de barrière, le mouvement est d'abord synonyme d'émancipation pour la communauté noire qui n'a cessé de s'opposer à l'oppression, la discrimination, et pour cause. Autre paradoxe du mouv., le racisme existe aussi en son sein. Même si le mouvement Peace Love Unity and Havin Fun perdure, il en est de même pour le gansta rap. Et ses guerres de chapelle et ses appels à la violence contribuent à une pollution des esprits. Après cinq décennies, mille et une écoles ont fleuri, même les institutions reconnaissent le mouv. notamment aux Usa et en France. Aujourd'hui la Philharmonie de Paris consacre une expo au hip-hop. Lorsque l'on constate l'empreinte sur le monde de certains artistes n'était-ce pas inévitable ? Quoi qu'il en soit, c'est une revanche sur la vie pour ceux partis de zéro. Mais finalement les empires des rappeurs et de certains producteurs ne ressemblent-ils pas à ceux qu'ils combattent ?

À se demander si la révolution hip-hop a bien eu lieu... Ce courant social et artistique est définitivement paradoxal. Et si le rap n'est pas mort, il a encore de beaux jours devant lui. La citation d'Oscar Wilde l'encourage : « Le chemin du paradoxe est le chemin du vrai. Pour éprouver la Réalité, il faut la voir sur la corde raide. On ne juge bien des Vérités que lorsqu'elles se font acrobates. »

- Rédacteur en chef & fondateur : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snic - Rédaction : Sabrina Bouzidi, Mafaldista, Invisibl Journalist, Piggy Small, El Cosh... - Photographes : Dj Ambush, Hadizs Pictures, Marie Staggat, Amine Bouziane - Ont participé : Maela, Colette Aubert, Nicolas Ossywa, Laurent Cachet, Vincent Caffiaux, E-Kyoz, Marc Dioni, Chuck, Doums... - Couverture : Dj Vadim par Gary G. - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 8000 exemplaires - Edition : Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil - France (2000 - 2022) -

www.starwaxmag.com



03 - Édito	07 - Sneakers
08 - Hip-hop, l'histoire d'un mouv.	
14 - Junkaz Lou	16 - Street Style
30 - Skeme Richard	36 - Tyree Cooper
40 - Dj Vadlim	44 - Dj Babu
48 - Grande Ville Studio	52 - Freddy Fresh
56 - Rare Wax	58 - Chroniques livres
60 - Menu Best Of - Playlists	

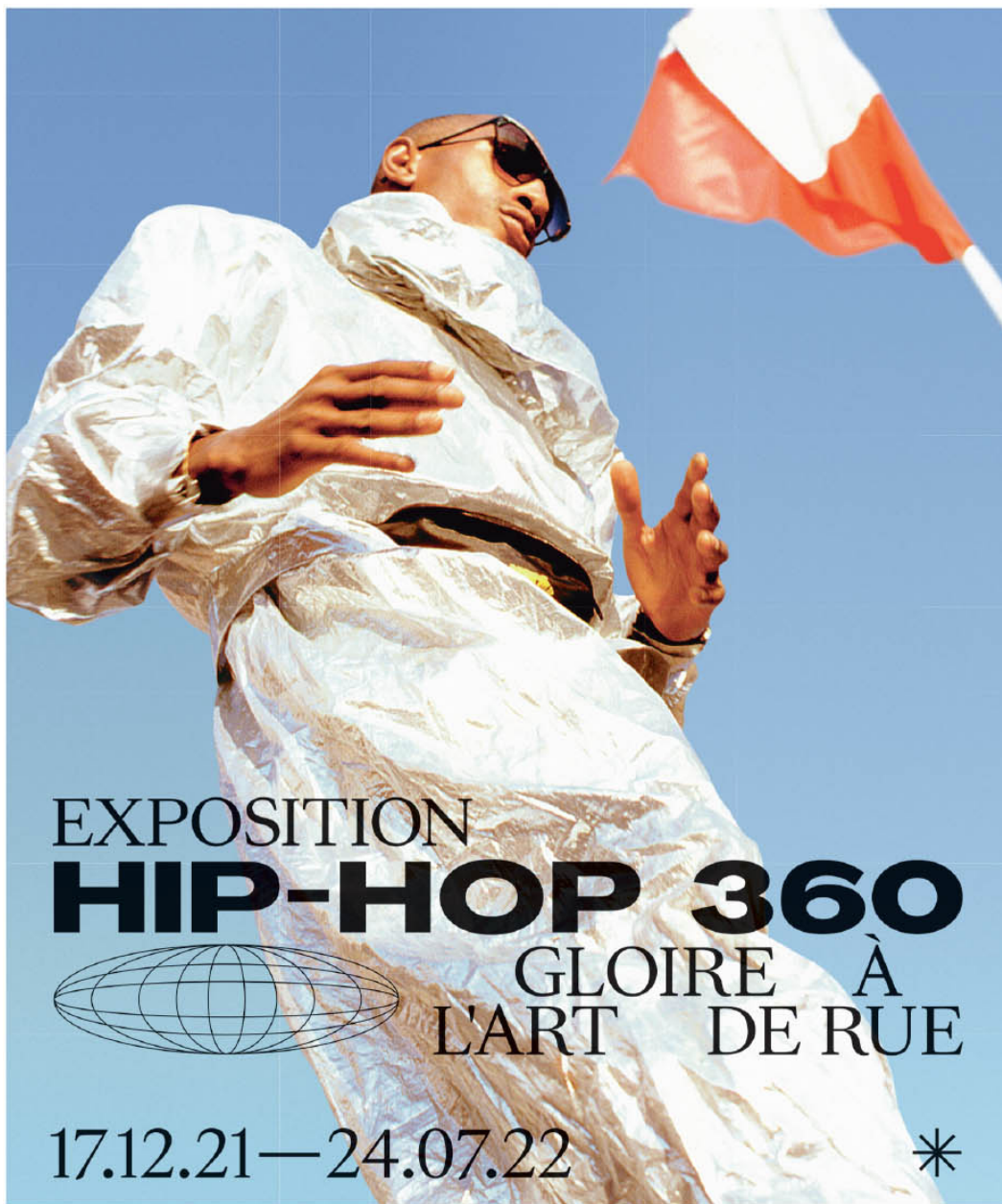


Photo : Sylvain, Nation Ray, Toulon, 1990. © Jean-Pierre Maron - ADAGP 2021 - Conception graphique : H. • Licences E.S. n°1-1081520, n°2-1041346, n°3-1041347.

MUSÉE DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

VILLE DE
PARIS

franc

Konbini

deezer

Inrockuptibles

sacem
Ensemble, faisons
vivre la musique

BackMarket

dott

RATP

NOVA

TROISCOULEURS

arte

MOV

P



Tyler The Creator x Converse
One Star Golf Le Fleur



Camron x Reebok



Nike Dunk SB x MF Doom



Huf x Wu Tang 20 anniversary



Reebok ClubC x Cardi B



Clarks Wallabee x Futura2000



Adidas Human Race x Pharrell



Adidas Yeezy x Kanye West



Nike Air Yeezy2 Sp



Public Enemy x Vans Sk8 hi

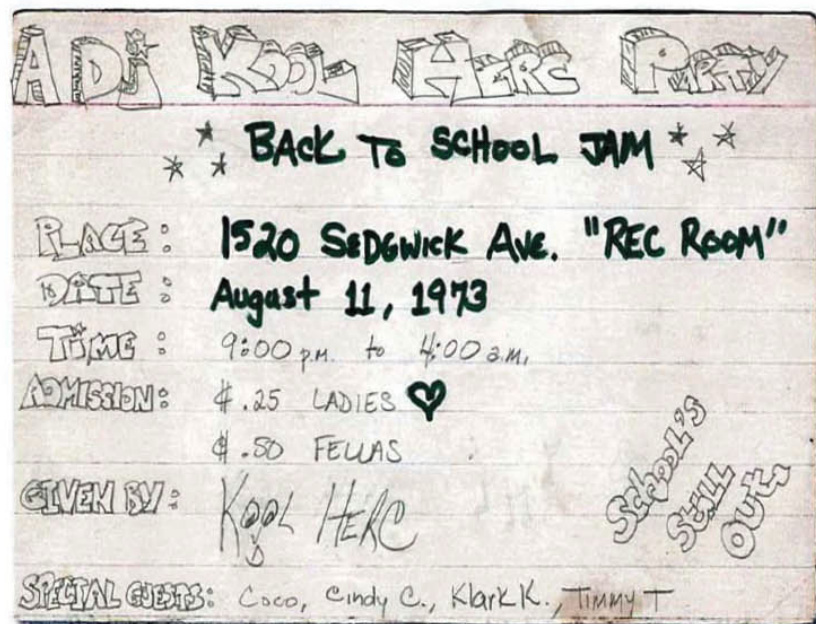
LE MOUVEMENT HIP-HOP S'INVENTE À NYC DURANT LES 70'S. DE LA RUE AUX CLUBS EN PASSANT PAR LA RADIO ET LA TÉLÉVISION, À PARTIR DE LA NEW SCHOOL, FIN 80'S, LES ACTEURS DÉMONTRENT QUE LE HIP-HOP EST CONÇU POUR DURER. LA GÉNÉRATION SUIVANTE VA SURFER SUR UN PHÉNOMÈNE DEVENU UNIVERSEL. SON ÉNERGIE CRÉATIVE ET COMPÉTITIVE CHAMBOULE L'INDUSTRIE DU DISQUE... DES DÉSHÉRITÉS DE LA RUE SE PLACENT AU RANG DE POP STAR MULTIMILLIONNAIRES. RETOUR SUR CINQUANTE ANS D'HISTOIRE AVEC, EN LIGNE DE MIRE, LES PRODUCTEURS, DJS ET VINYLES DU GENRE.

1969 à 1978 / Early hip-hop era

Le graffiti est-il la plus ancienne discipline du hip-hop ? Darryl "Cornbread" McCray, en 1965, est un ado de douze ans de Philadelphie considéré comme le premier graffiti writer. Mais à part des signatures ou tags dans les rues, il n'y a pas d'autres archives. C'est plutôt au mitan des 70's, à Nyc, que vont émerger beaucoup de talents de l'air moderne du graffiti. Phase 2 aka Lonny Wood, un writer du Bronx, est un pionnier de nombreuses techniques. Il a aussi un statut légendaire car il a réalisé d'impressionnants dessins pour les flyers des premières réunions hip-hop. Stan 153, Tracy 168, Seen, Futura 2000... sont d'autres writers pionniers. Tout comme Blade qui, actif de 72 à 84 avec les Krazy Five, affirme dans le n°14 de Star Wax : « Il n'y avait pas encore de crews ou de véritables groupes constitués comme tels. J'ai rencontré plus tardivement des membres actifs de cette scène. »

La musique funky et l'esthétique de l'émission télévisée Soul Train, diffusée nationalement au début des 70's, va être une source d'inspiration. Don Campbell fait partie des danseurs de l'émission et il est l'inventeur du locking qui intègre la famille des danses hip-hop.

Même si Pete "Dj" Jones utilise déjà deux copies du même 7 inch pour étendre un titre de trois minutes en dix minutes, même si les graffiti-writers s'expriment sur les murs et les trains, la paternité du mouvement hip-hop est finalement attribuée au 11 août 1973. Et au 1520 de l'avenue Sedgwick, dans le Bronx, l'adresse où s'est déroulée la première block party à l'initiative de deux Jamaïcains : Cindy Campbell et son frère Dj Kool Herc qui pratique le pull up.



En 1975 Grand Wizzard Theodore, petit frère de Dj Mean Gene, d'un heureux geste hasardeux découvre le scratch. L'année suivante Grandmaster Flash trouve une solution pour créer des repères sur ses vinyles afin de retomber facilement sur le début de la boucle du break. Cette partie la moins riche du morceau laisse la place au vocal du Mc... Certains breaks sont devenus des anthems pour le breakdance comme ceux de "Cramp Your Style" de All The People, "The Mexican" de Babe Ruth, "It's Juste Begun" de The Jimmy Castor Bunch ou encore de James Brown. Même si la notion de cut up ou d'échantillonnage est déjà expérimentée, la notion de loop est popularisée par les jeunes du ghetto à partir de cette décennie. (Lire le Star Wax n°38 spécial street danse).

Les Bboys et Bgirls développeront leurs pas de danse en salle ou dans la rue avec la musique qui crache de leur boombox puis également accompagnés de musiciens. Dans le sud du Bronx ouvre le club Disco Fever où, en 1977, Grandmaster Flash officie, suivi de Lovebug Starski... Afrika Bambaataa, Dj et Mc, fondateur de l'Universal Zulu Nation scande « Peace, love, unity & havin' fun ». Socialement les habitants aspirent à autre chose que la misère et la violence des gangs... Des immeubles et même des écoles du Bronx sont à l'abandon. Les habitants sont principalement des Afro-Américains et Portoricains. Le taux de chômage est de plus de 30% et les homicides sont croissants. Mais il n'est pas question de déranger une block party... La salle rue Sedgwick ne peut plus accueillir tout le monde alors la block party se déplace au Cedar Park, aujourd'hui Cedar playground.



Jusqu'au Black Out, les 13 et 14 juillet 77, il y a seulement cinq ou six collectifs actifs, mais il y a tout de même des latinos, notamment dans The Mighty Force crew, initié par Dj Disco Wiz et Casanova Fly aka Grandmaster Caz. Ou encore Dj Charlie Chase, également Portoricain, le fondateur de The Cold Crush Brothers avec Dj Tony Tone. Mais suite à la panne d'électricité, touchant la majeure partie de la ville de New York, les commerces sont pillés et rapidement de nombreux Dj et collectifs vont émerger.

Le mouvement prend forme, souvent le Mc est aussi Dj et vice versa. D'autres se partagent les rôles, c'est le cas de Dj Louie Lou et de T La Rock. A Brooklyn, Jam-On Productions est un collectif de Dj qui deviendra Newcleus... Certains commencent à enregistrer, mais il n'existe pas encore de vinyle de rap. Crotona Park et Behagen Playground dans le Bronx et Queensbridge Park deviendront les lieux incontournables des park jams. Mais les Djs veulent mixer en club et faire du cash. Dj Hollywood avec Eddie Cheba performant du Small's Paradise, au Charles Gallery, à Hotel Diplomat ou au Club 371... Les clubs de Manhattan sont notamment The Roxy, Paradise Garage, The Loft auparavant le 99 Prince, Studio 54... Puis un peu plus tard ouvrent Electric Circus, Danceteria, Funhouse... En parallèle, il y a des groupes de musiciens qui commencent à composer en s'inspirant de cette méthode de loop afin de backer les premiers rappeurs. Le style vestimentaire est très rock et disco. Certaines tenues de scène sont limite Village People... Les images sont surprenantes.

Le Mc Keef Cowboy aka Robert Keith Wiggins rejoint The Furious Five, en 1978. Et il est crédité pour avoir inventé le terme hip-hop la même année. Accro à la cocaïne, il décède d'une overdose onze ans plus tard, à l'âge de 29 ans. Mais selon Dee Nasty (interview Star Wax n°10), le terme hip-hop vient en 1975, au moment où deux gangs clament la paix...

Quoi qu'il en soit le mouvement est bel et bien lancé. La première femme Dj du mouv. est Pam Baa-taa, des kids dansent le Double Dutch, le marché des K7 débute. D'abord appelé Party Tape, Kool Dj Red Alert, qui a grandit à Harlem, est l'un des précurseurs, au côté de Kid Capri, Dj Breakout... À ce titre, je vous conseille Mixtapeologie, un livre en français, d'Épée Hervé.

1979 à 1985 / Old School era

Il y a un débat entre les mélomanes pour savoir quel est le premier vinyle de rap. Mais, en 1979, c'est Sugar Hill Gang et son album éponyme qui fait l'unanimité. Pressé dans plus de vingt pays, encore réédité en 2020, il est le premier succès commercial. Quoi qu'il en soit, 79 est un tournant car c'est l'année où commencent réellement à sortir les vinyles de rap comme : "Tricky Tee Rap" Troy Rainey, "Wack Rap" de Solid C, Bobby D & Kool Drop, "Lookin' Good" d'Eddie Cheeba, "Personality Jock" de King Tim III, "Can You Do it" avec Dr. Superman n'Lady Sweet Who's Rappin'...

En 1979 c'est aussi l'arrivée du Fairlight CMI, le premier synthé également sampler, ou échantillonneur numérique. Puis, l'année suivante, sort la mythique TR-808. Le phénomène est encore quasiment new-yorkais mais il va vite s'étendre en Californie puis dans le monde entier. C'est l'air du disco rap. Après les synthés avec des boîtes à rythmes, les claviers emportent aussi des échantillonneurs et rapidement des producteurs vont apparaître dans la plupart des grandes villes. A Long Beach, la compagnie de danse Electric Boogaloos filme déjà une routine. C'est aussi l'année de la commercialisation du baladeur cassette.

Harmony Records, dans le Bronx, devient un discaire de référence... Fashion Moda, en octobre 80, propose GAS la première expo graffiti dirigée par Crash. A Manhattan la Fun Gallery exposera notamment Keith Haring et Rammellzee. Outre que ce dernier produit "Beat Bop", l'enfant du Queens a notamment réalisé des masques colorés et atypiques... Le breakdance canalise aussi les jeunes en offrant une perspective d'être et de s'émanciper. A Chicago Dj Casper sort "Groovy Ghost Show". Mais au début des 80's ce sont surtout des rappeurs de Nyc qui vont graver leurs rimes sur vinyle. Notamment grâce aux emblématiques labels Tuff City puis Tommy Boy... Certains comme Kool Moe Dee utilisent la Oberheim Dmx drum machine pour créer leurs beats.

En 81 "Gigolo Rap" par Captain Rapp and Disco Daddy place la West Coast sur la carte du rap game, le track dure plus de sept minutes. En 82, le beat de "Planet Rock" composé par Planet Patrol, soit Arthur Baker et John Robie, annonce les prémices de l'électro hip-hop, à Nyc. Parmi les rares 7 inch de cette période Rappers Rapp Group sort "Rappers Rapp Theme". En Californie, le collectif de funk Uncle Jamm's Army (fondé en 1978, son nom est inspiré de Funkadelic) s'agrandit avec Ice T & Egyptian Lover (interview SW10), deux futures figures du gangsta rap. Ice T anime déjà des jams de danse, dans la rue ou en salle. Il danse et rap. Le documentaire "Breakin' n'Enterin' West Coast Hip Hop" est un témoignage rare de l'effervescence de L.A. en 83. A ce moment-là, le rap West Coast est encore une copie de celui de Nyc. Mais en 84, "Surgery" le premier disque de Dre & Dj Yella (The Wreckin' Cru) marque le virage. Egyptian Lover, aussi adepte de la TR-808, ouvre sa discographie et va produire de l'électro hip-hop, "Egypt, Egypt" est un bon exemple.

Et son acolyte Arabian Prince, qui débute sa carrière en 87, est à l'origine de "Panic Zone", premier beat de N.W.A. chez Macola Record. Et pendant ce temps à Oakland, Too \$hort est l'homme de la situation...

Au sud des Usa, le premier vinyle de rap qui place la ville d'Atlanta dans le rap game est "Battmann: Let Mo-Jo Handle It" de Mo-Jo chez Velvetone Records en 82. Encore plus au sud, en Floride, Blowfly sort "Rappin', Dancin', And Laughin'" en 1980. La scène est aussi active et connue grâce à la Miami Booty Bass, plus tard simplement appelée Miami Bass. En 85, Universal Krish Kru puis Mc Ade avec "Bass Rock Express" signent sur 4 Sight Records. Et l'emblématique 2 Live Crew compose aussi à partir d'une TR 808 et sort des vinyles dès 84. Concernant la ville de Detroit, "Flamethrower Rap", un titre rappé dans l'album funk du duo Felix & Jarvis, est le premier vinyle avec du rap, en 82. Puis les cinéastes et les médias vont faire écho de la mode « Can't stop, won't stop ». A New York, les radios WBLS 107.5 FM, puis KISS 98.7 FM vont proposer des créneaux à des Djs comme Chuck Chillout, Kool Dj Red Alert... Dans le même temps, pour plusieurs raisons, la France va nouer des liens forts avec le hip-hop. Bernard Zekri afin de promouvoir la tournée New York City Rap en France décide de sortir "Change the Beat" avec Fab 5 Freddy & Beeside. C'est le premier rap en français et surtout le titre fini par la phrase a capella : « Ahhhh this stuff is real, is fresh » qui est devenu la sentence ultime à scratcher. L'année suivante en 83, toujours chez la maison de disque française Celluloid, sort le 12 inch "Crazy Cuts" de Grandmixer D. ST. C'est également ce dernier qui scratch sur "Rock it" d'Herbie Hancock, ne manquez pas le clip ! Enfin, les virulents Run-DMC sortent deux Eps... Au cinéma c'est le lancement de "Wild Style", un film désormais mythique. Côté matériel, la E-mu Drumulator, ancêtre de la SP12, va s'écouler à des milliers d'unités.

En 84, en France, Dee Nasty sort "Paname City Rappin' ". Sidney Duteil qui, depuis deux ans, diffuse de la musique afro-américaine dans son émission Rapper, Dapper, Snapper sur Radio 7 se fait débaucher par TF1, grâce à une collègue de la radio. Et il devient l'animateur de H.I.P H.O.P, la première émission télévisée hip-hop au monde. Sous la direction artistique de Sophie Bramly, l'aventure dure 43 épisodes...

Def Jam Recordings, à l'initiative du producteur Rick Rubin, lance son catalogue avec "It's Yours" de T La Rock & Jazzy Jay. Russell Simmons (frère de Joseph Simmons aka Dj Run, membre fondateur de Run-DMC) rejoint Rick Rubin afin de développer le label, encore prolifique aujourd'hui... Enfin le film "Beat Street" et "Breakin'" sortent au cinéma.

En 85, Dj Cash Money sort "Scratchin' to the Funk". Et des collectifs toujours plus complets et techniques se forment, comme les BDP (Boogie Down Production) à l'initiative de Dj Scott La Rock tué par balles deux ans après... A Queens Bridge, le Juice Crew fondé par le génie Marley Marl va révéler nombre de Mcs...

En Angleterre, le DMC existe déjà mais la Battle de Dj internationale, toujours dans la place, débute en 85. Dj Cheese, en 86, est le premier américain à être finaliste. En 33 éditions, le titre a douze fois été gagné par des Américains et sept fois par des Français... Quelques-uns appellent mid-school, la période entre 83 à 86. La certitude est que la quantité des pressages va être de plus en plus massive et tout va s'enchaîner toujours plus vite. Le label Cold Chillin' rentre dans la course...



Lee Rock Starski & Koolout K fervents défenseurs des 80s / Photo A1 Records shop, Nyc, en 2017 par Coshmar

1986 à 1998 / New school - The Golden era

Le fabriquant Roland sort respectivement le S-10 en 1986, S-220, S-330, S-550 en 1987, la S-760 et S-770 en 1989 et le S-750 en 91. Pendant les 80's la ville de Chicago voit éclore la house music. Le funk s'essouffle. Le beat house fusionne avec le rap et en résulte la hip-house. Et Teddy Riley popularise le new jack swing. Même si nous pouvons trouver des titres aux tempos plus lents avant 87, et d'autres toujours soutenus, à partir de la fin des 80's le Bpm se ralentit. Le phénomène hip-hop s'amplifie encore et apparaissent de nouveaux producteurs, de nouveaux crews, Djs, Mcs, danseurs, writers... Beaucoup de choses évoluent, comme le style vestimentaire, le flow, les sujets des textes, le scratching... Les producteurs vont piocher leurs samples sans limite de genre... Le jazz va être bien dépouillé, notamment par Pete Rock qui arrive à partir de 91 avec une méthode de découpe du sample différente (interview Star wax n°28).

RZA, en plus du Wu-Tang, va développer le style horrorcore avec Gravediggaz. Dans la même tendance il y a les les Geto Boys. Leur musique va ajouter Houston sur la carte du rap, en 87. Leur Dj et co-producteur Dj Ready Red, décédé en 2018, est originaire du New Jersey. Toujours en 87 B-Boy Records sort le premier album des BDP et "Criminal Minded" est considéré par certain comme le premier Lp de gangsta rap. Quoi qu'il en soit il y a une rupture avec les paroles de la cool attitude. Et "Licensed to Ill" devient le premier album de hip-hop à atteindre la première place du Billboard, ce qui est un double phénomène car les Beastie Boys est un trio de Mcs New-yorkais blanc venant de la scène punk hardcore. Doctor Dre est leur Dj avant que Mixmaster Mike prenne la relève. Puis sur MTV Europe, Sophie Bramly créé, anime et produit Yo ! Finalement, un an après, le show s'arrête et la chaîne Us ajoute Yo ! MTV Raps, qui deviendra une émission quotidienne pendant sept ans...

En 88 Biz Markie sort le Ep "Goin' Off" et Ultramagnetic MC's le Lp "Critical Beatdown" composé par Ced Gee et Paul C, le mentor de Large Pro. La même année The Source et Hip Hop Connection, deux magazines historiques s'établissent. Puis deux hardwares débarquent : la Emu-SP1200 et la MPC 60 d'Akai... La particularité du grain de ces machines contribue à façonner un son 90's. Ça fait une décennie que sortent des disques de rap et il y a peu d'albums. Mais le Lp "Straight Outta Compton" de N.W.A est dans les bacs et se vendra à plusieurs millions de copies. The Golden era est riche d'œuvres et de nombreux albums sont aujourd'hui considérés comme des classiques du genre. Les rappeurs font des concerts à l'international et certains groupes ont leur Dj, parfois aussi compositeur, attiré. 1989 est une année charnière parce que Will Smith et Jazzy Jeff remportent le premier Grammy pour un titre de rap : "Parents Just Don't Understand" mais ils refusent d'assister à la cérémonie... Puis les studios commencent à être équipés de daw (digital audio workstation), développé par Steinberg. C'est le début de l'air de l'enregistrement MIDI. Et en France Dj Cut Killer rejoint IZB. Ils deviennent une véritable locomotive...

En 91 c'est la création de Loud, Death Row et Cash Money Records. Scott Storch, le futur multimillionnaire déchu, débute en tant que claviériste du groupe The Roots. Les 90's vont révéler nombre d'artistes et de hits aux succès planétaires, actuellement encore en rotation à la radio ou enflammant les dancefloors des discothèques... La West Coast a plusieurs styles de sons... Les vinyles offrent de plus en plus de pistes à cappella, aidant ainsi le développement du phénomène de remix, du ragga hip-hop, et des mixtapes. Ron G invente le concept de blend qui consiste à mélanger un a cappella et un beat. Doo Wop et Tony Touch ont développé les freestyles inédits, enregistrés sur bandes. Dj Clue ou Mister Cee, quant à eux, ont été reconnus grâce à leurs mixtapes de type best of... Le buzz est tel que certains extraits ont même été pressés sur vinyle. La montée en puissance de certains artistes va permettre à d'autres protagonistes de connaître le succès. Le cas de Dj Jab de Fat Beats est un bon exemple. D'abord disquaire à Manhattan, il ouvre ensuite une enseigne à L.A., à Amsterdam, qui deviendra un label et distributeur de renommée internationale.

En 1993 Jermaine Dupri fonde So So Def Recordings. Sean Combs aka Puff Daddy crée Bad Boy Entertainment et, à partir de 94, Outkast et Mr. Dj placent définitivement Atlanta sur la carte du hip-hop. Sinon de plus en plus de duos ou de collectifs de producteurs se forment comme D.I.T.C., Da Beatminerz, Soul Assassins, Trackmasters, QDT, Odd Future... Certains producteurs très créatifs apportent leur touche comme Dj Premier, Jay Dee, Metal Fingers aka Doom, ou No I.D., le mentor de Kanye West...



En 1995, Orpheus "Justo" Faison lance les Mixtape Awards Show (Cf. trophée photo ci-dessus). Le site mixtapemuseum.org lui rend hommage. Et Dj Babu des Beatjunkies (éminent collectif de Dj fondé par J Rocc en 1992) invente le terme turntablist pour désigner les Djs qui composent à base de scratch.

Pour une fois, un terme est à l'origine d'un artiste et non d'un journaliste. La culture du scratch, spécifique au hip-hop, va créer aussi ses ovnis et même des collectifs de tablists. The X-Ecutioneers, ISP, The Allies sont incontournables. Chez nous, la décennie suivante, BNN, Scratch Bandit Crew, C2C puis 9 O'Clock se forment. Les albums de turntablism, 100% composés depuis les platines vinyles, vont sortir au compte-goutte. A ce titre, je vous invite à écouter "Concrete or Abstract" de Dj Coshmar sur Compos-it, le label qui édite Star Wax. Mais les albums instrumentaux vont devenir de plus en plus fréquents. Outre que certains albums de Mos Def, A Tribe Called Quest, Common, etc, sortent en vinyle avec les versions instrumentales, il y a aussi le concept d'album instrumental et l'arrivée de l'abstract hip-hop aussi appelé hip-hop expérimental ou trip-hop selon la presse britannique... Massive Attack, Dj Shadow ou le Japonais Dj Krush sont de dignes représentants. Puis viennent les albums de producteurs où ils décident du casting de Mcs... Les labels indépendants pullulent, la liste devient longue et n'a de cesse de s'agrandir. En Californie le producteur M-Boogie est propriétaire de Blackberry Records puis de Ill Boogie Records... En 97, le rappeur Jay-Z lance son troisième Lp, sur son propre label. Puis, à mi-chemin entre Nyc et Atlanta, à Norfolk, va apparaître un autre futur producteur et Mc multi millionnaire : Timbaland. Il débute en tant que Dj et nous lui devons le beat de "Supa Dupa Fly" de Missy Elliott. Il a développé un groove en jouant sur le double tempo et sa méthode a influencé le son du Sud...

Fin 90's, d'autres logiciels arrivent sur le marché... En Djing, c'est le début des logiciels de mix et du disque encodé qui vont entacher le business du vinyle. C'est l'aube du vinyle digital et des émulations. Le Cd supplante la K7. Dj Craze se fait remarquer... Vingt-cinq ans après le début du mouvement, les femmes à la production musicale sont encore très discrètes et celles Djs peu nombreuses. Dj Jazzy Joyce, Dj Lazy K, Dj Shortee, font office d'exceptions.

1999 à nos jours / Urban music - Digital era

En 99 Dj Spinna sort "Heavy Beats vol 1". Dj Screw, en 2000, remet le Texas sur la carte en ralentissant généreusement le pitch de samples de funk et de r'n'b... d'où le screwed & chopped dans le sampling. Entre la new school et les 2000, une fois de plus, les frontières sont poreuses. Il y a plus d'un exemple : même si Jay Dee se fait remarquer en produisant pour The Pharcyde, puis le premier l'album de Slum Village, en 97. C'est au début des années 2000 qu'il place définitivement Detroit sur la carte du hip-hop. De 2000 à 2015, il est ultra présent et ce malgré son décès, à trente deux ans, en 2006. Parmi les labels indépendants qui débute fin 90 et explosent dans les années 2000, Stones Throw est une dinguerie. Notamment grâce à Madlib... Le prolifère label sort, en 2006, le premier album de la chanteuse et beatmakeuse Georgia Anne Muldrow. Dans une veine fusionnant sonorités organiques et électroniques, le duo de producteur The Neptunes se lance. L'un d'eux est Pharrell Williams... A Detroit, Black Milk sonne la relève...

Autre dérivé, le glitch-hop est inspiré d'un genre de musique électronique un peu futuriste qui utilise les techniques de cutting ou skipping des sons. Ou encore le lo-fi, dans la catégorie des albums instrumentaux. Nujabes, Jinsang, Saligo (Itw. SW57) dans l'hexagone, représentent la tendance. Le tempo est généralement lent et l'ambiance planante... Le cloud rap est un autre cas.

La maison Roc-A-Fella, lancée en 95, assoit sa notoriété de manière prédominante après 2000. De même pour le groupe Outkast. Ensuite le crunk de Lil'Jon contribue au buzz de la ville d'Atlanta, très créative... Issu du Dirty South la trap musique va rapprocher le hip-hop de l'EDM. La trap fusionne aussi avec le boom bap et ça devient le boom trap. Et Kanye West va proposer des œuvres toujours plus dérangeantes. Les rappeurs aiment s'écarter des règles et se démarquer. L'Angleterre a aussi ses hip-hopheads et surtout ses particularités, notamment grâce à son importante communauté jamaïcaine et sa culture du garage. Le grime et le dubstep naissent là-bas... L'insulaire Beat Butcha, Américain d'adoption, a placé des prods pour Mobb Deep, Rick Ross, Tyler The Creator, Griselda... En 2007 s'établit The Cornell Hip Hop Collection, à Ithaca, Nyc...

L'industrie du rap est florissante et il y a des aficionados du genre de par le globe. Depuis 2012, la Corée et la Thaïlande diffusent une émission de télé-réalité hip-hop Show Me The Money. En 2013, Nicki Minaj, à l'âge de 31 ans, est selon le New York Times désignée comme l'une des cents personnes les plus influentes au monde. Le nouveau millénaire aux allures transhumanistes s'impose et Internet change la donne. La musique s'enregistre et se consomme principalement via des ordinateurs. Les écoles d'ingénieurs son, de Djing et de danse hip-hop fleurissent... La culture du finger drumming est devenue un art et les producteurs sont de plus en plus nombreux. Désormais ils sont aussi appelés beatmakers et ils vendent des Type beats via le net. Certains utilisent Tracklib, pour d'autres c'est la quête des banques de sons et de software. Il y a moins de sampling et de plus en plus de beatmakers passent d'abord via le conservatoire. Le son des mixers et des machines sonnent plus froid, plus digital et s'uniformise à cause du made in China... Et paradoxalement les beatmakers ajoutent des mélodies de musique classique à leurs compositions. C'est le cas de Sofiane Pamart ou Tarik Azzouz, des français dont certaines de leurs prods sont devenues des hits. La dernière tendance est le drill de Chicago, popularisé par Chief Keef et aussi par Pop Smoke, lui, de Nyc. Avant que des producteurs français comme Flem se lancent dans la drill vers 2019, l'Angleterre a déjà adopté et recraché ce style à sa manière. C'est l'urban music...

En septembre dernier a eu lieu l'inauguration du chantier du musée universel du hip-hop dans le cadre du développement des espaces pour les riverains de Bronx Point. Il doit ouvrir en 2024. De la rue au musée, le hip-hop aurait-il gagné ses lettres de noblesse ? Dans le même temps, le breakdance et le Bmx freestyle deviennent des disciplines olympiques. Tout autant surprenant aux Usa le mois de novembre est le mois du hip-hop. A suivre...



**“ Il y a du bon
dans le rap des
années 2000, il
faut chercher au
lieu de se plaindre
ou d’être bloqué
dans un frigo. ”**

Junkaz Lou, Dj-producteur, writer
et cofondateur de Junkadelic Music.
Extrait de son interview dans le Star Wax n°54

UN VERRE D'EAU EN TOUTE SIMPLICITÉ POUR TONTON GIBS, DES TASSES À CAFÉ MATCHANT LES PERSONNALITÉS – PETIT BOL JAPONAIS POUR TEKILA TEX, MUG AVEC SMILEY POUR LE RICAIN TEXACO AKA UNCLE T. LES TROIS COMPÈRES ONT GARDÉ LEURS GROS MANTEAUX ET POURTANT IL FAIT CHAUD. MYSTÈRE... « LA GROSSE VESTE EN INTÉRIEUR, CE N'EST PAS UN PEU RIDICULE ? LE RIDICULE NE TUE PAS ! ». LE TON EST LANCÉ : VIENS COMME TU VEUX, ASSUME-LE ET LE STYLE TU MAÎTRISERAS. PALABRE SANS BAOBAB SUR UN OUVRAGE D'ANTHOLOGIE.

PART I / STREET STYLE: ORIGINES & DEFINITION

Pour moi, le street style, ce sont les styles de la rue, ça peut être le style traveler même sdf, un terme qui représente des vêtements fonctionnels, avant que cela ne soit associé au hip-hop et aux marques...

UT : Les marques ont été présentes dès le départ mais pas de façon identifiée. Dès le départ, les gens recherchaient des marques. Au départ tu mets des Adidas notamment. C'est parti des équipementiers sportifs.

Les gens pauvres veulent des marques et les montrer, les riches ne les montrent pas...

UT : Le pauvre va prendre un truc avec un gros logo, les riches sont no-logo ou tout petit.

Tekki : Que tu le fasses consciemment ou pas, tu t'habilles toujours avec des marques il n'y a pas le choix. Ce livre, cette culture existent dans un contexte, celui d'une culture industrielle. On s'intéresse à une époque où les marques sont déjà là et auxquelles consciemment ou non tu t'associes, que tu le veuilles ou non.

Pourquoi Street Style ?

UT : En fait le vrai terme c'est streetwear mais on ne voulait pas utiliser ce terme-là. Effectivement un punk, un skin sont street style. Donc on a coupé la poire en deux en reprenant street style. A la base, Street Style c'est le nom d'une photo où un mec pose dans la rue comme dans le livre "Back in the Days" de Shabazz. Gibs : A l'époque, le terme streetwear était très péjoratif. En tous cas pour les Français, c'était associé à des marques éclatées, très caillera, très banlieue. Donc on ne voulait pas employer ce terme-là.

Peu de marques perdurent et 50 cent, par exemple, ne gérait pas son business...

Gibs : Ils ne contrôlent pas la marque mais ils contrôlent à qui ils donnent le droit d'utiliser leur image. Pour 50 cent c'est Mark Ecko qui avait la marque, on en parle dans le livre.

Teki : Peut-on seulement dire aujourd'hui que Mark Ecko est dans la communauté hip-hop ?

UT : La marque G Unit de 50 cent était faite par Mark Ecko, donc pas un mec qui n'avait rien à voir. Sean John, la marque de Puff Daddy, a été revendue 200 millions. Rocawear, la marque de Jay Z, ils l'ont revendue à 150 millions. La différence, c'est qu'aux Usa, d'entrée de jeu, ils étaient distribués chez Macy's.

C'est l'équivalent du Printemps. Et Printemps n'a jamais voulu de Street Style, alors il a créé Citadium pour rentrer des marques street. Il n'y avait jamais de corner street dans un Printemps. Aujourd'hui, oui, car ils n'ont plus le choix. Mais à l'époque de Sean John ou Rocawear, il n'y avait pas de corners de ces marques. Les Américains ont ce côté « si on peut faire de l'argent, on fait de l'argent, on s'en fout que tu sois noir, du ghetto ou quoi ». Alors qu'en France, tu as toujours ce côté « tu as de l'argent, mais ton argent à toi, on n'en veut pas ». Lacoste quoi ! En Allemagne ce n'est pas du tout comme ça car le hip-hop n'a pas la connotation rebeu-renoi-caillera. Les festivals là-bas sont sponsorisés par des marques privées énormes. En France ce sont les institutions. Pour moi, la culture spon-sorisée, c'est un problème plus qu'un avantage.

Quand c'est sponsorisé par le privé, il y a une forme de liberté...

UT : Oui, car sinon c'est politique donc pour garder les subventions il faut caresser dans le sens du poil. Heureusement qu'au niveau local, il y a des adjoints au maire qui viennent eux-mêmes du hip-hop et qui, donc, peuvent plus facilement donner accès à ces subventions aux acteurs du mouvement. A Grigny, tout ça, les mecs ont grandi ensemble par exemple. Ça aide.

Propos polémique à caractère politique, on coupera au montage. C'est donc plutôt dans les années 90 qu'il y a une accélération du phénomène de marque ?

UT : 90, c'est là où les marques dédiées arrivent. 80 c'est la genèse. C'est plus du picking dans tous les trucs existants et l'agglomérat de tout ça, a donné le style street wear et ça a fait les marques. En 90, les marques se sont dit pourquoi ce n'est pas nous qui sortons ça ?

Il paraît que les baggys ont été inventés par des mecs de prison. Info ou intox ?

UT : C'est une légende urbaine que je ne peux ni confirmer ni infirmer. Ce que je sais, c'est que, en France, les baggys ont commencé dans les années 80. A l'époque, tu prenais un Levis 501, taille 42 US. Les premiers à avoir fait des vrais baggys c'est Marithé & Francois Girbaud. Ils n'appelaient pas ça baggy.



Aujourd'hui on appelle ça oversized. et avant il y avait king size, au final c'est un peu la même chose. C'est quoi selon vous la différence entre les deux ?

UT : Oui c'est juste un terme marketing pour ne pas dire large. Parce que les baggy's c'est un peu passé de mode.

Teki : Moi le terme king size je ne l'utilise que pour les lits ! Non ça veut juste dire large.

Il y a des gens ce sont des girouettes qui suivent chaque mode et renouvellent leur garde robe. Depuis la tendance king size, je lui suis fidèle...

Teki : Tu as gardé ce qui est fonctionnel pour toi. Ce dans quoi tu te sens bien au lieu de suivre la mode. Moi j'ai fait le choix du confort aussi. Dans le hip-hop, il y a des gens qui sont passés au slim à un moment. Moi j'ai jamais vraiment été dedans. Des Japonais m'ont filé des pièces que j'aimais bien, je les ai portées un moment, mais pas longtemps. Parce-que je suis comme ça dans la vie. Je suis corpulent. J'ai besoin d'être à l'aise. Tu te définis aussi selon ta morphologie. Et parfois tu fais des essais qui ne fonctionnent pas.

En parlant des morphologies. Au début, je me suis dit que tu ressemblais à Pigalle, le punk. On ne peut que te dire que tu lui ressembles, non ?

Teki : Ah non je ne crois pas non. Me dire que je ressemble à François Hadji-Lazarro c'est... de la grossophobie

UT : De la crânerasé-phobie !

Teki : J'exagère tu n'es pas la première personne à me le dire, en plus j'habite à Pigalle.

Aaah tu vois ! Et non j'adore Pigalle c'est mon côté punk. Grossophobie ou pas, quand tu es plus corpulent, tu t'habilles pour les plus corpulents.

Teki : Et c'est une lutte d'ailleurs, c'est très compliqué de trouver des vêtements à ma taille ! Par exemple au Japon, j'y vais pour regarder comme un musée. Mais je ne repars jamais avec rien. A part de la bagagerie. Les vêtements japonais sont faits pour les morphologies japonaises qui sont très éloignées de la mienne.

Dans le livre, sont évoqués les tireurs. Alors dépouilleur ou dépouillé ?

UT : Ni l'un ni l'autre ! J'ai risqué de me faire dépouiller plusieurs fois mais jamais. Le grand classique de la dépouille, c'était le starter ou la doudoune Cheignon.

Teki : Moi, je me suis fait arracher une casquette à République. Ça va très vite ! Je me suis débrouillé pour ne pas perdre les trucs de valeur.

UT : C'était de l'arrachage pas réellement du dépouillage avec coup de pression en règle. La première stratégie, c'était d'éviter de se balader tout seul, il y a des coins à éviter.

Teki : North Face était vraiment la veste préférée des voleurs à l'étalage. Moi j'ai eu une petite phase guetteur en auvergne, avec un pote qui se chauffait sur les t-shirts Oxbow. Le signe extérieur de richesse pour les jeunes auvergnats.

Pourquoi Wrung avait fait un jean avec une poche très longue dans la poche avant...

UT : C'était pour mettre un marqueur. Et toutes leurs ceintures faisaient décapsuleur. C'était voulu.

Votre dernière découverte ?

Teki : Moi en ce moment il y a un truc qui me fascine. Ce sont les paninari. Depuis une semaine, je suis à fond. Ce sont des Italiens qui se prennent pour des américains ! Ils restaient en bas devant les premiers restaurants américains en Italie. Parce que paninari ça veut dire sandwichs en italien, comme panini. Il n'y avait pas de Mac Donald à l'époque.

UT : Quand j'avais 15/16 ans il y avait ça aussi ici, les gens se donnaient rendez-vous au Mac Donald. D'un coup, on est cainri, on boit des milk-shakes à la banane c'était ouf...

Teki : Ils ne s'habillent qu'en Timberland. Timberland, jeans retroussés, chaussettes Burlington. Chaussettes Burlington mais pourquoi ? Va savoir...

Parce-que ce sont les meilleures ? Enfin, quand t'as les moyens de te les payer des Burlington... La meilleure qualité à l'époque sur le marché.

Teki : En tout cas, c'est hyper codé ! Ils ont une marque, El Charro, une marque de boucles de ceinture qui font un peu texanes, ils ne portent que ça ! Des doudounes Moncler, pourquoi on ne sait pas, dans certaines couleurs pas d'autres, du genre le bleu clair plus que marron, on ne sait pas pourquoi... Des pulls Emporio Armani parce-que ce sont des italiens quand même. Une coupe de cheveux bien particulière. En Italie, à cette époque-là, soit t'es un métalleux, soit t'es un paninaro.

UT : C'est début 80 ça non ?

Teki : Je dirais que c'est 85. De 85 à début 90. Et Timberland n'est pas distribué en Italie et donc ils se les font importer. Et c'est né...

Dans le mouvement hip-hop ?

Teki : Rien à voir avec le mouvement hip-hop !

UT : C'est plus lié au football en fait. D'ailleurs, les tout premiers paninari, l'article de l'Etiquette en parle, c'étaient des fachos.

Teki : Des hooligans...

Tous les hooligans ne sont pas forcément fachos... Comme les skins et les red skins. Bon, c'est un autre débat.

UT : Oui bon, à cette époque-là...

Teki : C'est plus la culture terrasse (l'emplacement où se trouvent les hooligans dans un stade - ndlr) ! Ce sont deux choses différentes, il ne faut pas nécessairement mélanger.

UT : Oui, c'est vrai, ils ne sont pas en mode ghetto. La culture terrasse, c'est quand même les cockneys.

Teki : Ce sont des Milanais. Ils sont un peu bourgeois. Il y en a plein ce sont des gamins. Ils ne sont pas politisés en fait. Tout simplement. C'est une culture de hype beasts, je dirais, tout simplement. Un truc de minets ! Ce qui m'intéresse, c'est cette fenêtre culturelle, avec des Italiens qui vont s'habiller d'une façon très particulière. Les Américains ne s'habillent pas comme ça. Les Français ne s'habillent pas comme ça. C'est très local. Ça a beau être des vêtements soit américains, soit anglais et bien ça reste un style italien ! Ça devient par la force des choses un style italien. Ça a beau être né de marques américaines, c'est devenu un style italien !

UT : Oui, c'était le style des italiens ! A cette époque-là, il y avait beaucoup d'Italiens qui arrivaient à Paris en février mars, tous habillés comme ça. C'est aussi un style pré-Internet. Les mecs faisaient avec ce qu'ils avaient, c'est-à-dire avec peu d'infos et ils assembleaient.

Ça me rappelle quand je suis allé au Mexique. Je croyais que le style chicanos, Dickies tu vois, façon gangsters West Coast, était pompé sur les Mexicains mais c'est l'inverse.

Teki : Oui les Chulos. Style latino-américain, comme il y a les styles italo-américains, qui n'ont rien à voir avec l'Italie. Tout comme les plats culinaires italo-américains, tu montres ça à des Italiens ils te disent que c'est un blasphème !

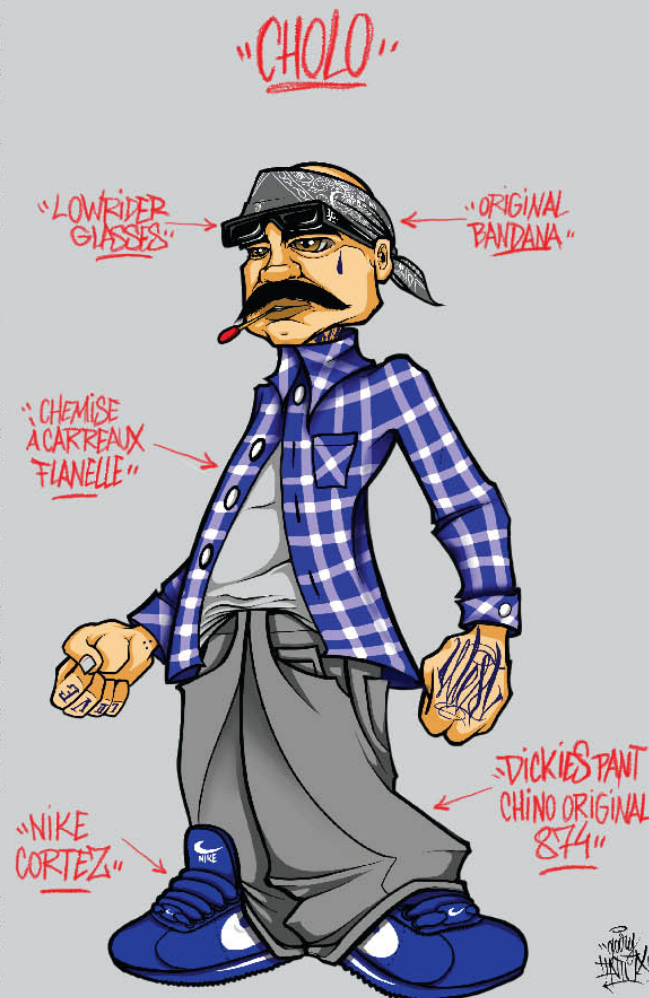
UT : Ben comme la pizza... Ça vient des italo-américains. En Italie, ça existait mais sous forme roulée comme un sandwich. Pas la forme pizza ronde à partager. Ce sont les Italo-Américains.

Teki : Donc les choses évoluent et nous, en étant des petits Français se réappropriant des trucs de la culture américaine et bien on va créer un style sans le savoir. Ce sera un style français.

UT : Mon père me racontait que lui était à l'armée dans les années 50 à Toulon. Il écoutait du jazz et ne s'habillait que dans les surplus américains. Il me disait que sur la grande avenue de Toulon, si t'étais un mec stylé, tu marches sur le trottoir de droite ! Tu ne marches jamais de ta vie sur le trottoir de gauche, tu ne parles pas aux gens qui marchent sur le trottoir de gauche !

Le hip-hop c'est très afro-américain. Rien à voir avec les italo-américains.

UT : Et les latinos ! C'est une communauté oubliée. Mais le documentaire "From Mambo to Hip-hop" explique toute l'influence des percus latino dans le hip-hop. Ils n'en parlent pas mais dans pratiquement toutes les crew hip-hop comme les Rock Steady Crew il y avait un ou des latinos.



J'ai l'impression qu'il n'y avait pas autant de block parties que ça...

UT : Ah si si ! La blocks party c'est culturel, c'est comme une fête de quartier chez nous. Quand j'habitais à Brooklyn, les mecs, le dimanche, ils sortaient les platines, le matin, c'était soul-funk pour les anciens et le soir ça devient hip-hop. Tu le vois que c'est un truc culturel, un peu comme le camion de glaces. Le dimanche, on sort, les gens sortent les bbqs, on s'établit et on passe les sons du moment. Tu vois dans les documentaires comme "Flying Cut Sleeves" ou "Eighteen Blocks from Thipany's", à l'époque où les mecs sont habillés comme dans le film Warriors, ils font des block parties et toutes les familles descendent dans la rue et les darons qui ont cuisiné font des stands de bouffe.

Qui avait un appareil photo à l'époque...

UT : Parce que 70 quoi ! Et même s'il y avait, c'était courant ils n'allaient pas penser à immortaliser ce moment-là. Des mecs comme Djamel Shabazz, ils sont allés dans la rue et ils ont inventé le street style, comme dans le livre "Back In The Days".

A ce moment-là, il y a beaucoup moins l'influence des logos. Après, dans le livre, il y a une photo qui est vraiment drôle, celle où les mecs posent avec des énormes pendentifs de voitures. Ça me rappelle à l'époque, même chez nous, où les gars les arrachaient sur les voitures. A la fois t'es vandale car tu l'as arraché sur une voiture mais ensuite tu l'arbores. Ça a un côté schizo pour moi, un côté extrémiste du détournement

UT : C'est un signe extérieur de richesse. Quand tu es pauvre, tu n'as pas tellement envie d'arborer que tu es pauvre. C'est aussi le côté Ghetto Fabulous tu vois. Faut pas oublier que ces codes-là ont été développés par les dealers qui, eux, avaient les moyens. Que les petits les regardaient et voulaient les copier. La Air Force One toute blanche que tu jettes dès qu'elle a une petite tache. Teki : Je prends ma revanche sur la vie. Le côté rêve américain quand t'es immigré. Et on te dit ce rêve-là, tu ne peux pas y accéder. Et tu te dis, comment ça ? Tu ne veux pas me le donner ? Alors je vais le prendre. Les gens dont c'est le birth right ! Je vais montrer ces signes-là encore plus que les gens aisés.

Quand j'étais à Compton et je parlais à un mec de Project Blowed et je lui ai demandé : « D'où viens-tu ? ». Il m'a dit : « je suis de là ». Je répète et il s'énervait, presque. Comme si, ils ne savaient pas d'où il venait...

Teki : C'est une discussion que, moi, je ne peux pas avoir avec toi parce-que je suis blanc. Mais quand tu demandes à un noir d'où il vient et qu'il te dit je suis né à Paris et je me sens parisien, la vérité n'est pas dans les origines de la personne. Et ce n'est pas à moi de lui dire d'où tu viens. Chacun est libre de décider. Ce sont des gens déracinés. Tu ne peux pas reprocher à une minorité qui a été victime de l'esclavage de ne pas connaître son vrai pays d'origine. Tu ne peux pas porter de jugement sur ces choses-là ! Sa culture, il se l'est faite.

UT : Tu te rappelles de TSN (Tout Simplement Noir, en 1995 - ndlr). Dans leur premier album, il y a un titre qui s'appelle "Negro Parigo". Nous, on est parisien avant tout, on est noir, on vient des Antilles ou d'Afrique mais on est des négros parigots.

La reprise des codes c'est la question de l'aliénation. Ça me fait penser au discours de Lynch, propriétaire de plantation en Virginie en 1712, qui a donné son nom au mot lynchage. Il explique son organisation optimale visant à créer une aliénation psychologie sur plusieurs générations. Ce truc-là est encore agissant. C'est terrifiant.

UT : Lynche bien ton esclave ! Le code noir, etc.

Teki : Les gens de Project Blowed sont plutôt des gens qui lisent des bouquins, qui s'intéressent à ces choses-là, à leurs racines. Toute cette culture west coast américain on vient de Compton on vient d'ici on vient de Leimert Park c'est un choix. Un choix d'identification justement.



Montre de Flavor Flav (Public Enemy).
Collection de La Philharmonie de Paris.



Reproduction en carton de pendentif,
réalisée par Don Bijoutier (lire interview
dans le Star Wax n° 35).

Part II / STREET STYLE AU FEMININ

Sur 350 pages, il y en a une dédiée à l'histoire des femmes dans le Street Style. C'est peu...

Gibs : Il y avait beaucoup de filles avec un style garçon manqué. C'est surtout que les marques ont développé les gammes pour femmes un peu plus tard. On a essayé de leur donner de la place, il y a des interviews notamment de Gaëlle Constantiny.

UT : C'est la mode qui nous intéresse, les femmes y sont venues sur le tard. La plupart des filles, même celles qui étaient dans le hip-hop, ne voulaient pas porter de baskets. Quand tu regardes dans le livre de Jamel Shabazz, tu vois que les filles portent plutôt des ballerines, des styles girly.

“ Historiquement il n’y avait pas tant de femmes que ça. Aujourd’hui il y a beaucoup plus de femmes dans la mode urbaine. Et la femme a une vraie place dans cette culture-là car elles ont des vêtements streetwear féminins dédiés. ”

Tonton Gibbs

Objection ! La basket a une utilité. Toutes les filles en portent, ne serait-ce que pour faire du sport. Ou quand tu en as marre de tes talons... Une abération totale à mes yeux : la basket à talon ! Un avis sur la question ?

UT : Les trois quarts sont des fausses ! Personne ne marche avec.

Difficile de parler de la place des femmes sans point de vue féminin je dirais. Si les filles s'habillaient en garçon manqué c'était pour être confortable dans les mouvements et surtout pour être tranquilles. Pas une burqa, mais pas loin. Dans les 90s il y avait quand même les TLC/Aaliyah et la mode des baggy/crops top ou hauts moulants...

UT : Lady Soul par exemple, il y a une page dans le bouquin. Oui il y avait de ça mais surtout il n'y avait pas les pièces pour. Début 2000, les filles ne mettaient pas ou très peu de baskets. Elles ne mettaient pas de Air Force.

Teki : La silhouette dont tu parles de B-Girls serré en haut large en bas pour moi c'est Lady Soul. Elle a été très présente dans les années 90s. De 1995 à 2004. Presque 10 ans.

UT : Même les Américaines mettaient du Lady Soul. C'est la seule fois que j'ai entendu les Américaines me dire « Ouais y a cette marque à Paris, des pièces, et tout ! ». Les américaines l'avaient cramée alors qu'à cette époque il n'y avait pas de marque dédiée. Elles me demandaient de leur ramener des pièces.

Les femmes, faut les digger un peu plus, car elles traînent moins dans la rue. Il faudrait faire un tome dédié au street style au féminin. Avec des co-auteurs cette fois. On compte sur vous pour passer le message à Larousse.

UT : C'est un problème sociétal. Ce livre, ce ne serait peut-être pas à nous de le faire.

Gibs : Avec Larousse, on s'est beaucoup posé la question. 90% de contacts là-bas sont des femmes. On a eu beaucoup de discussions, comment mettre beaucoup plus de femmes. Historiquement il n'y en avait pas tant que ça. Aujourd'hui il y a beaucoup plus de femmes dans la mode urbaine, je pense à une créatrice comme Ambush par exemple ou même Vivienne Westwood qui fait beaucoup de collaboration pour des collections streetwear. Aujourd'hui la femme a une vraie place dans cette culture-là car elles ont des vêtements streetwear mais féminins dédiés.

UT : Alors qu'avant il n'y en avait pas. Ou très peu. Il y a eu une marque comme Walker Wear. A l'époque de Karl Kani et Cross Colors, vraiment tout au début. C'est April Walker originaire de Brooklyn qui en était la créatrice.

Teki : Pour revenir sur le truc des meufs et tout ça, je voulais dire aussi dire que quand un vêtement est fonctionnel, moi ma partie dans le livre s'intéresse à des vêtements qui sont fait pour l'extérieur, les copines qui font de la randonnée elles s'habillent sans considération si c'est pour homme ou pour femmes. Donc à partir de ce moment-là, j'estime qu'une fille peut s'habiller comme un homme dans ce style, c'est ce qu'on a voulu montrer au travers des shootings photos.



Photo de Charles Michaley extraite du livre Street Style.

PART II / STREET STYLE: HYBRIDATION & SÉRÉNDIPITÉ

Parmi les convives, le matching des couleurs a quelque chose d'évident, le jaune moutarde est-ce la couleur tendance du moment ?

UT : La tendance du moment, c'est le masque !
Gibs : Il n'y a pas de couleur du moment ! La couleur du moment c'est celle que tu choisis le matin dans ton dressing.

Les grands esprits se rencontrent donc, il y a un matching yellow happy sunshine aujourd'hui. Il n'y a pas de hasard ou le hasard fait bien les choses... Êtes-vous familiers avec le concept de séréndipité qui a créé le kevlar et le velcro et le Gore-Tex cher à Tekila Tex. Bien pratique pour l'outerwear non ?

Teki : Non, je ne connaissais pas mais moins on en sait plus on est heureux ! En effet l'outerwear est très influencé par les matériaux qui permettent de résister à tout. Le Gore-tex respirant...

Votre rencontre pour ce livre est-ce de la séréndipité ?

Gibs : Non, on se connaissait depuis longtemps. Pour moi, ils étaient deux références. Ce livre fait suite à "Cultissime sneakers". Larousse a proposé d'en faire un second. C'était assez évident de leur proposer.

Il me semble qu'il y a eu comme un phénomène d'entonnoir. Au début, il y a des marques, mais peu identifiées et les groupes en fonction de leurs affinités culturelles se créent un style vestimentaire à partir d'un mélange de vêtements de différentes natures, pour affirmer une identité de gang ou crew. Ensuite, il y a comme une hyper spécialisation des styles allant jusqu'à l'identification à une marque. Et maintenant, on en revient au patchwork de divers éléments.

Gibs : Les codes ont explosé par rapport à avant.
UT : Ce qui est intéressant dans ce phénomène-là, c'est le côté détournement.

Exactement et d'association. Il y a de la créativité, une forme d'hybridation, vous y revenez à la fin du bouquin d'ailleurs. Dans le côté chiner.

Teki : Oui, le livre s'intéresse aussi à la mode japonaise qui va prendre racines ailleurs. Comme la marque Undercover qui prend racine dans le punk et donc on sort un peu du hip-hop. Tout ça, c'est amalgamé.

Est-ce un problème que tout se mélange ? Les gens y perdent-ils un peu de leur identité ?

Teki : Quand tu fais ça en ayant conscience de la culture des choses.
UT : C'est les origines, à la base ils ont pris les disques de leurs parents. La funk, les disques de James Brown. En France, on a moins ce côté-là.
Teki : On a un peu ça, Bisso Na Bisso.
UT : Oui mais c'est plus associé à la communauté africaine.
Teki : C'est pas dans l'hybridation qu'on oublie des cultures c'est là où l'on en crée !

C'est un mécanisme humain. Dès que tu es métisse, tu intègres une part des deux cultures. Tu as des codes différents à intégrer.

Teki : Je conçois que la mode ça puisse être fascinant et donc que des gens aient envie de la suivre. De dire la tendance du moment c'est ça, je vais m'inscrire dans mon temps. Tout comme nous ont s'inscrit dans un certain style car ça correspond à la musique qu'on écoute ou alors à ce qu'on est.

Oui Teki Latex, ta partie est assez singulière. Cela se reflète d'ailleurs dans tes mixes. Un mélange entre une partie très organique avec des sons très naturels et une partie très industrielle avec des sons plus mécaniques. Qui reprend l'idée d'aller dans la nature avec des vêtements hyper résistants pour y rester. C'est très cohérent.

Teki : Ah non ! J'ai vécu cette période-là mais je m'exprimais en tant que rappeur. Quand j'étais rappeur j'étais avec Dj Fab, Phonk Sycke. Je voyais les potes galérer, aller de magasin en magasin, je les suivais. J'en ai eu des vinyles, un peu, j'ai eu une Mk2, mais une seule ! J'ai commencé à m'exprimer en tant que Dj avec l'arrivée du mp3 et des Cdjs. On s'éloigne complètement du bouquin.

Oui mais nous on est un magazine de Djs

Teki : Le magazine s'appelle Star Wax donc j'imagine que le vinyle c'est hyper important pour vous, je respecte cela à fond. A 400%. Je comprends le côté audiophilie du truc, le côté objet du truc, le côté collection du truc. Le côté fascinant. Je collectionne les chaussures, ça m'arrive de collectionner les jouets. Je comprends tout à fait, chacun sa sensibilité. La mienne n'est pas dans le vinyle. Elle est plus digitale. J'ai eu la chance d'avoir Internet tôt. Le Mp3 a presque un côté fétichisme que toi tu vas avoir dans le vinyle. Ça te paraît inconcevable mais moi je le conçois. Le vinyle m'a tellement énervé ! En tant que rappeur je maudissais le vinyle, en live, lorsqu'un disque sautait et qu'il fallait recommencer les morceaux au début. On était là avec nos acétates qui duraient trois concerts parce qu'après c'était mort !

A demander aux labels de nous represser nos instrus car elles n'étaient pas sorties dans le commerce, pour pouvoir faire les concerts. L'enfer ! Quand les Cdjs sont arrivées mon gars, c'était la révolution, c'était bonheur !

Il y a le vinyle digital maintenant c'est quand même top ! Je ne cherche pas à te convertir...

Teki : Je ne cherche pas à argumenter. J'ai eu ma rancœur contre le vinyle j'ai grandi, ça m'a passé. Mais je ne vais pas m'y mettre en 2020 alors que ce n'est pas un format qui fait rêver.
UT : Là, tu démenages tu pleures ! Moi j'ai 2,5 tonnes.
Teki : Puis quand j'ai vraiment commencé à aimer le rap, c'était la période mixtape sur Cd. Et même on parlait de Project Blowed tout à l'heure, même eux ils sortaient des Cds. C'était très Internet, la deuxième génération. On a bifurqué vers la musique électronique. Un mec comme Open Mic Eagle, dans la dernière génération de Project Blowed, qui était un petit au moment du Good Life Café, est maintenant l'un des plus gros podcasters américains. Qui opère à la fois dans le monde du rap américain et à la fois dans le monde du stand up.

“ Le Mp3 a presque un côté fétichisme que toi tu vas avoir dans le vinyle. Ça te paraît inconcevable mais moi je le conçois. ” Teki Latex

D'ailleurs on peut dire que le rap est né dans le stand up. C'est ce que pensent certains...

Teki : Alors là, dans ces cas-là, tu peux dire que tout est dans tout. Que Renaud est le premier rappeur français. Les Last Poets, c'étaient les premiers rappeurs. Si rapper c'est avoir un micro et dire des choses...
UT : C'est très culture américaine le Mcing. Après on va aussi parler des griots...
Teki : Je suis hyper impressionné par votre faculté à remonter aux origines des origines... Après le mouvement hip-hop c'est un contexte, celui des blocks parties, c'est Dj Kool Herc.
UT : Après c'est vrai qu'il y a des influences aussi. Tu écoutes plein de trucs américains des années 40/50, ça rappe dedans. Même les Yo Mama, tout ça, c'est du rap en fait !
Teki : Il n'y a plus de limite alors ! Ce qui m'intéresse ce sont ce que les choses sont devenues. Et les cadres que tu mets sur les trucs. Tu ne peux pas dire à Dj Kool Herc qu'il n'a pas inventé le rap car il y avait des griots.

Pour en revenir à la séréndipité, est-ce que lui connaissait ces influences plus anciennes ?

UT : Ce qui est intéressant c'est ce que les gens ont fait consciemment. Kool Herc, il ne sait pas ce que c'est qu'un griot, c'est sûr. Je ne pense pas qu'il avait écouté les Last Poets car il débarque de Jamaïque. Effectivement les Last Poets existent, Gil-Scott Heron on peut dire que par moments c'est du rap aussi. Mais c'est inconscient. Il choisit juste par rapport aux danseurs car il a remarqué qu'il y a des parties rythmiques, des morceaux où les danseurs s'éclatent comme des fous et il se dit que c'est dommage car ça ne dure que quinze secondes. Et je vais le rallonger avec deux copies, des parties instrumentales, où le mec arrive, il n'a pas de texte au début. Les textes au départ c'est « Yes ! yes ! Yo ! ». Les paroles conscientes, c'est faux. Les paroles conscientes, elles arrivent en 81 avec The Message. Et c'est Duke Bootey, un producteur qui leur dit faut faire un morceau social et les mecs disent : « Non ! Moi j'veux pas, moi je veux rock the crowd ! ». Les mecs, c'est des microphones controlers, des maîtres de cérémonie, c'est-à-dire des mecs qui présentent. Dans la culture américaine du Dj, il y a toujours eu un mec au micro qui dédicace les mecs des quartiers.

Teki : Mais ce n'est pas forcément la somme de ce qui s'est fait avant. C'est quelque chose de particulier. Un exemple plus récent. Le grime en Angleterre. En surface c'est du rap. C'est fait par des Anglais, les beats sont un peu différents mais on pourrait dire que c'est du rap, du rap anglais. Tu demandes à un mec du grime « est-ce que tu fais du rap ? », le mec te dit « j'en ai rien à foutre du rap, le grime ça vient du garage, du two-step ». Et le two-step vient de la house. Et la généalogie du grime, mon phrasé vient des Mcs de drum'n'bass. Et ils ne supportent pas que tu les associes à du rap anglais. Aujourd'hui c'est en train de se réunir avec le drill, qui s'est inspiré du grime et du rap américain. Mais un mec comme D double E ou un Jme ou Skepta, on va te dire que non ils ne viennent pas du rap.

Et toi, t'es d'accord ?

Teki : Moi je suis fasciné par cette idée que tu crées quelque chose, ça devient ton truc à toi. Moi, en tant que Français, je pioche des trucs à droite à gauche, du rap, du grime. Quand tu fais du grime, c'est super codé. Ce sont 8 mesures hyper codées. Et c'est né d'un contexte socio-culturel qui a fait exister les radios pirates anglaises, c'est complètement différent du rap. Pourtant t'écoutes Dizee Rascal pour la première fois, t'as l'impression que t'entends du rap sudiste avec des pieds de gabbers dessus. Mais parce que je n'y connais rien ! Il faut respecter le fait que ce soit un truc et pas autre chose.

J'appelle ça, du rap déviant... Là où peut-être je simplifie bêtement et gentiment, c'est que ce sont des déviations du rap dans le sens où le rap ce n'est pas chanté...

UT : De la scansion.

Teki : Oui, mais parfois pour créer quelque chose de nouveau, il faut savoir s'affranchir des influences qu'on a, et s'affranchir de ce qui s'est passé avant nous. Si Kool Herc avait eu les griots en tête à chaque seconde de sa vie, est-ce qu'il aurait vraiment créé quelque chose d'original qui aujourd'hui s'appelle le rap ? Qui est devenu aujourd'hui quelque chose de séparé des griots, des Last Poets, des sound systems. Je trouve ça très intéressant de ne pas avoir peur de s'affranchir des choses. De les dépasser ! Mais alors de vraiment les dépasser de malade.

Le grime a un style vestimentaire particulier...

UT : Oui le style Moschino.

Teki : Alors ça, le style Moschino, c'est plutôt les mecs qui sortaient du garage. Designers brands et tout ça. Quand le grime arrive, c'est l'enfant du garage, mais aussi en contestation du garage. Tout comme Wu Tang vont commencer à s'habiller en trucs militaires pour s'opposer au style Jiggy qui commençait à s'imposer, et bien les Anglais du grime vont s'habiller street pour se séparer des gens qui s'habillent plus clubs, Moschino Garage. Pourquoi tu t'habilles comme ça ? Parce que tu ne pouvais pas rentrer si t'étais pas bien sapé entre guillemets.

Votre rencontre pour ce livre est-ce de la sérendipité ?

Gibs : Non, on se connaissait depuis longtemps. Pour moi, ils étaient deux références. Ce livre fait suite à "Cultissime sneakers". Larousse a proposé d'en faire un second. C'était assez évident de leur proposer.

L'émancipation cristallise quelque chose. Tu t'affranchis des codes tout en les intégrant dans une forme de différenciation. Le processus d'individuation.

Teki : Les mecs du grime justement ils créent leurs codes à eux. Ils intègrent des sons qui viennent de playstation, de jeux vidéo. Quelques fois il faut savoir s'éloigner de ses origines si l'on veut casser des codes. J'ai été signé sur le label de Big Dada. Le patron Will Ashon est un éminent journaliste rap anglais qui écrivait dans Hip Hop Connexion mag. Il me disait : « le rap indépendant new-yorkais est trop proche de la source du rap pour pouvoir s'émanciper et pour pouvoir créer quelque chose de nouveau ». C'est pour ça que Project Blowed ça m'intéresse. Le rap anglais de l'époque, c'est pas encore le grime, Roots Manuva ça m'intéresse, parce que c'est assez éloigné géographiquement du berceau du hip-hop pour créer quelque chose qui s'émancipe de ces codes. Je suis aussi pour savoir d'où viennent les choses. Mais il faut savoir tuer le père pour exister.

UT : Il faut savoir tuer le père même si c'est pour y revenir après. On invente aussi à partir de trucs déjà existants. « Rien ne se perd rien ne se crée, tout se transforme » comme dirait Lavoisier.

Développer son style c'est aussi se créer un personnage. Si vous étiez un super-héros quel pouvoir aimeriez-vous avoir ?

Gibs : Lire dans les pensées. Pour répondre sans hypocrisie. Parce-que des fois, il y a des gens que je ne comprends pas et que j'aimerais comprendre mais je n'y arrive pas (rires).

Teki : Moi je ne préfère pas savoir ! (Rires). Puis on peut perdre son identité à force de vouloir toujours comprendre les gens. Quand tu sais ce que les gens pensent de toi, parfois il vaut mieux ne pas les calculer. Faire ton truc à toi. Avec sa ligne directrice à soi, sinon on ne s'en sort pas.

UT : Moi mon super pouvoir ce serait l'invisibilité.

Teki : Moi, ce serait la téléportation. Avec la téléportation tu peux tout faire. Parce que je suis curieux. J'aimerais tout faire. Le seul truc qui fatigue c'est les voyages en fait.

Choisissez un livre dans la bibliothèque, ouvrez-le à une page au hasard et lisez un passage. Qu'est-ce que ça vous inspire ?

Gibs : Les Portes de la perception Aldous Huxley. « La paix, l'amour, la joie ce sont là, selon Saint-Paul, les trois fruits de l'esprit. » Ça m'inspire du positif en tout cas. Des lignes de vie. La paix, l'amour, la joie, je pense que si tout le monde se concentrerait un peu plus sur tout ça, le monde serait un peu plus cool.

Teki : Le Manuel des castors Junior 2011. Les degrés de l'escalade « Parce qu'on ne se lance pas dans l'ascension d'un rocher ou d'une montagne au hasard, les voies d'escalade ont été classées par degré de difficulté ».

UT : Ben voilà comme par hasard ! Le hasard fait bien les choses.

Teki : Moi je ne suis pas un grand positif. Je m'intéresse aux vêtements qui découlent des sports d'extérieur mais je suis dans un savoir théorique. Le vêtement je le détourne à ma manière et je me l'approprie à ma manière mais je pratique assez peu. C'est qui est sûr, c'est que je suis super admiratif des gens qui pratiquent l'escalade. Et je suis émerveillé par l'esthétique de l'escalade en salle. Les prises, ces petites formes moulées que tu agripes et qui sont dans des couleurs pas possibles, super funky. Je trouve que c'est un super bel objet, ça m'inspire à fond. Même dans ce que je porte. Comme je suis en train de réfléchir à créer des objets, dans mon mood board, il y a des prises d'escalade en plastoc. C'est à la fois un truc technologique et naturel : reproduire des bouts de rocher pour pouvoir s'entraîner.

Et bien figure- toi que, dans ton tierquar, il y a un bar à escalade. On en revient à Pigalle.

Teki : C'est un signe ! J'irais probablement boire un café là-bas. Peut-être essayer. On verra. En tout cas, visuellement, ça m'intéresse.

UT : Nous la Commune - Dugudus : « Louis Debock. Typographe, poète et directeur de l'Imprimerie Nationale. Habitué des banquets socialistes, ce fils de tisserand lillois, proche des idées mutualistes de Proudhon, persuade ce dernier de collaborer à son journal, Le représentant du Peuple. Proscrit du coup d'Etat de 1851, il bénéficie de l'amnistie en 1859 qui lui permet de poursuivre ses activités d'agitateur syndical et de poète engagé. Imprimeur, il est proche de l'Internationale et écrit pour la Tribune ouvrière ».

Sacré hasard ! Le poète engagé, c'est tout toi...

UT : C'est lui qui a fait les affiches de la commune de Paris. Et il les affichait à Paris donc quelque part il faisait du street marketing avant moi. (Rires).

De fils en aiguilles on aurait ainsi pu continuer à disserter pendant des heures en mode interview-fleuve car Street Style c'est vraiment une encyclopédie. Tour à tour analyse socio-historique, catalogue Christie's, shooting trendy, panorama exhaustif des marques et des acteurs historiques, interviews des acteurs et influenceurs du moment... Un ouvrage de référence à déguster avec délectation - ndlr.





Photo de Charles Michaley
extraite du livre Street Style.



“ Nous ne savions pas qui était Kool Herc dans les 70s, chez nous à Philly c'était Captain Boogie qui était connu pour son sound...”



MEMBRE DU ROCK STEADY CREW DJ, SKEME RICHARDS EST UN COLLECTIONNEUR DE VINYLES ET ÉGALEMENT DE FIGURINES D'ACTION, DE BANDES DESSINÉES, D'AFFICHES... ET AUTRES DES 70S. IL PARTAGE SA PASSION POUR LA MUSIQUE ET LE VINTAGE VIA SON BLOG NOSTALGIA KING. AMOUREUX DE LA FUNK SOUS TOUTES SES FORMES, IL EST UN TÉMOIN DE DÉBUT DU HIP-HOP À PHILADELPHIE OÙ IL EST NÉ ET A GRANDI. SON OBSESSION POUR LES CASSETTES ET LES VINYLES FONT DE LUI UN ARCHIVISTE DE RENOMMÉE INTERNATIONALE.

Où as-tu grandi et comment était-ce ?

Je suis né en 1971 et j'ai grandi à Philadelphie qui est considérée comme la deuxième ville du hip-hop, à 1h30 de New York. Philly est une grande ville qui a inspiré le monde à la fois musicalement et culturellement. Enfant j'étais un garçon qui faisait du vélo, regardait des dessins animés et Soul Train le samedi, puis j'allais au cinéma voir des films de Kung Fu. Comme dans d'autres villes, chaque quartier était différent et la façon dont les gens portaient leurs vêtements et leurs coiffures indiquait de quelle partie de la ville ils venaient...

As-tu grandi dans un environnement musical ?

Ah oui ! La musique a toujours été autour de moi depuis ma naissance. Ayant grandi dans un foyer noir, il y avait toujours de la musique diffusée, que ce soit à la radio ou des disques. Mes parents jouaient beaucoup de soul, r&b, disco, jazz et mes grands-parents jouaient beaucoup de gospel et de jazz. Même enfant, je prenais le bus scolaire et le chauffeur envoyait de la soul, de la disco, et en particulier la musique du label Philadelphia International Records. Et c'est probablement vers 1977 que j'ai eu ma première radio à transistor AM / FM que je transportais avec moi ou que je suspendais au guidon de mon vélo.

Quand le hip-hop est-il entré dans ta vie ?

Bien avant qu'il s'appelle hip-hop, ce qui est arrivé au début des années 80. Je me suis d'abord familiarisé avec le graffiti. Philadelphie est considérée comme le berceau du graffiti à partir des années 60 avec des gens comme Cornbread, Kool Klepto Kid, Bobby Cool, Kool Earl et Tity. À la fin des 70s et dans les 80s j'étais pote avec certains d'entre eux et il y avait des murs et des trains recouverts par des gars comme M. Blint, RAZZ Law 1, Pizazz, Estro, Fub, Ziggy et d'autres. C'est vers 1979 que j'ai commencé à me familiariser avec les Djs dans le quartier et les fêtes de quartier. Mais j'étais plus préoccupé par faire du vélo pendant les fêtes que regarder les Djs parce que j'avais déjà accès à la musique.

A quel moment as-tu décidé de chiner des vinyles et d'être Dj ?

Avant 1980, j'avais un récepteur et un magnétophone et j'enregistrais des émissions mixées à la radio, à partir de ce moment j'ai été piqué par un virus. Et en 1981 j'ai eu ma première paire de platines.

Je passais d'un disque à l'autre et j'essayais le scratch. J'ai commencé à digger principalement des 12 inch mais il y avait aussi des 7 comme "Funky Penguin" de Rufus Thomas... J'avais des disques de disco ou de titres populaires funky en doubles. Mais j'ai compris plus tard que jouer de la musique était aussi pour faire la fête et danser, pas seulement pour scratcher comme un fou.

À quoi ressemblait la scène à Philadelphie ?

Au moment où j'ai débuté comme Dj, il y avait déjà plein de collectifs et des block parties où pour l'électricité ils se branchaient soit à un générateur soit directement via la maison de quelqu'un. Et bien sûr il y avait des clubs et souvent des ballrooms (lire itw de Lasseindra Ninja dans SW38). L'endroit où il fallait être s'appelait The Plateau, qui était situé en hauteur et offrait une vue magnifique sur le centre-ville et ses immeubles de grande taille. Le Plateau est l'endroit où chaque Dj voulait jouer et tout le monde sortait son système son afin de prouver qui était le plus puissant.

Certains pensent qu'il y avait des block parties sauvages partout, chaque week-end et que les Bboys dansaient à tous les coins de rue. Mais Charlie Ahearn dit dans le livre de Dj Semtex "L'année où j'étais dans le Bronx" avant la sortie du film, je n'ai vu aucun B-boying. Il n'y en avait tout simplement pas."

Charlie Ahearn dit qu'il n'en a vu aucun, mais ça existait tous de même. Il n'était tout simplement pas aux bons endroits. Ce n'était pas en effet à chaque coin de rue. Les rendez-vous c'était surtout aux jams comme à Bronx River. Le breaking remonte au début des 70s et à Philly nous avions quelque chose de très similaire qui s'appelait "stepping", qui ressemblait au top rocking. Au début à Philly c'était soit des fêtes chez l'habitant, ce que nous appelions des dollar parties, soit des jams dans les parcs, soit des block parties dans la rue ou dans des salles que les promoteurs louaient et ils apportaient une sono. Les salles de bal les plus connues étaient The Wagner Ballroom et le Wynne Plaza qui se trouvait au coin de chez moi. Ils y avaient The OG Djs ou des collectifs de mon quartier, Captain Groove alias Dj Groove des Ultra Force of Funk. Puis au milieu des 80s il y a eu The Hypnotic 3 avec Prince Will Rock alias The Fresh Prince, la futur vedette Will Smith.

Il y avait beaucoup d'autres collectifs de Djs dans la ville comme Pioneers of Power, Disco Rat, Grand Master Nell et le mec qui était connu pour son sound system était Captain Boogie. Nous ne savions pas qui était Kool Herc dans les 70s, chez nous c'était Captain Boogie. Il faut savoir qu'en 79 le premier 12 inch avec du rap avec une femme était "To The Beat Ya'll" de Lady B, de Philly. Elle avait également une émission radio appelée Street Beat qui permettait de découvrir de nombreux disques de rap, à cette époque. Nous avions aussi la radio W.H.A.T AM et des stations pirates comme WBMX FM où l'on entendait de tout. J'ai encore beaucoup de bandes de cette époque qu'il va falloir que je numérise un jour.

“Aller à New York pour moi c'était être dans la culture en général.”

Quand as-tu commencé à voyager à Nyc ?

A partir de la fin des 80s. Je n'avais aucune raison d'y aller parce que tout ce qui se passait à Ny se passait simultanément à Philadelphie. Les artistes de Philly voyageaient à Ny et les artistes de Ny à Philly notamment pour faire de la promo à la radio. Les artistes new-yorkais adorent venir à Philadelphie car nous avons été la première ville à diffuser du rap en radio commerciale. J'ai découvert, entre 86 et 88, la plupart des meilleurs artistes au début de leur carrière comme Epmid, Run Dmc, Eric B & Rakim, LL Cool J, BDP, Juice Crew, etc. Quand j'ai commencé à aller à Ny vers 89, j'allais chercher des films en Vhs et des affiches de kung-fu et de blaxploitation, un autre truc vintage. En plus de chercher des objets de collection, j'allais dans différents clubs pendant la semaine comme Homebase, The Muse, The Tunnel, Red Zone, Tavern on The Green, Nell's, SOB's, ESSO, The Arena, The Fever, Demerara's... Il y avait tous les meilleurs Djs et également des performances de Mc ou de groupe à chaque nouveau single. J'ai vu pour la première fois Nas pour le Ep « Halftime » puis ensuite "It Ain't Hard to Tell à The Fever", et Wu-Tang Clan pour "Protect Ya Neck" à The Muse, je pense que c'était la deuxième fois qu'ils se produisaient à Ny. A cette période je fréquentais beaucoup Ramos qui était le manager de KRS one et auparavant de Poor Righteous Teachers. J'allais dans tous les bureaux des maisons de disques avec lui, ce qui était parfait parce que j'avais deux groupes avec lesquels je travaillais à Philadelphie... Pendant ce temps, KRS1 enregistrerait l'album "Return of The Boom Bap" aux studios D&D, j'étais avec eux. Black Moon était également en studio pour enregistrer "Enta Da Stage". Aller à Ny pour moi c'était être dans la culture en général.

Pete "Dj" Jones dit qu'il avait l'habitude de mixer avec deux 7 inchs similaires à la fin des 60s...

Pete "Dj" Jones est bien sûr une légende new-yorkaise mais ce n'est pas une légende du hip-hop. Je ne l'ai jamais entendu, ni même sur cassette, mixer avec deux 7 inchs et répéter le break. L'histoire du hip-hop est très délicate, c'est pourquoi les flyers et les cassettes sont si importantes. Si c'est sur cassette, ça permet de confirmer les faits, mais dans le cas contraire c'est seulement la parole et le témoignage de quelqu'un. Même si quelqu'un prolongeait le break d'un morceau, il ne scratchait pas. Et c'est bel et bien dans le Bronx que le concept de relancer le break plusieurs fois afin de faire un break hip-hop a commencé. J'ai écouté beaucoup de cassettes et il y a des personnes qui jouaient de façon disco et d'autres de façon hip-hop. Aussi les Djs de disco mixent en laissant leurs platines en position standard, mais les Djs hip-hop tournent dans la position que l'on appelle Battle Style. Et ce style vient de Philly, c'est Dj Cash Money qui l'a fait en premier. Puis tous les Djs hip-hop ont commencé à mettre les platines dans l'autre sens.

Tu es un nerd du 7 inch, finalement il n'y a pas beaucoup de rap old school en 7...

Je suis un passionné de vinyles avant tout, peu importe le format. Mais quand il s'agit de mixer en clubs ou lors d'événements je préfère les 7. Et je voyage toujours avec une cinquantaine de 12 inch. Tout n'est pas disponible en 7 inch. Personne ne collectionne vraiment les 7 inchs de rap car le 7 est le format pour les juke-boxes et les Djs voulaient des 12. Mais maintenant le 7 inch est devenu plus tendance, les Djs ont commencé à les collectionner activement. Sinon les Djs qui jouaient des 7 étaient les Djs spécialisés funk et soul parce que c'était le seul moyen d'obtenir ces morceaux.

Combien y a-t-il de disques dans ta collection et comment sont-ils organisés ?

Ma collection totale est d'environ 12 000 à 15 000 disques. Mais au fil des ans, je vends ou échange certains disques pour en obtenir des plus chers que je veux vraiment. Je vends les disques que je n'aime plus ou que je ne jouerai plus jamais. Je ne crois pas au fait d'avoir des disques qui restent rangés et qui ne sont pas utilisés. Je suis un Dj de la classe ouvrière, donc je garde ce que je vais jouer en soirée ou à la maison. Ma collection est principalement triée par genres, mais elle est aussi un peu éparpillée parce qu'elle est sans cesse en mouvement. J'ai du jazz, jazz international, musique de films, librairie sonore, 12 inch de disco et des Lps, new funk, soul et jazz non disponible en Lp puis mes 12 inch de hip-hop. Mes 7 ce sont du funk et soul que je joue lors de mes prestations et donc qui tournent toujours. Il y a de la soul des 60s, de l'afrobeat, musique latine, musique de film et japonaise puis des labels comme Timmion Records et Funk Night ont leurs propres boîtes parce qu'ils sortent tellement de disques. Et enfin tous mes 7 de hip-hop des années 80 et début des 90s sont dans une boîte, puis toutes les nouveautés dans une autre.

Quel est le premier disque de rap selon toi ?

Si nous n'identifions pas la date de sortie précise des disques, "Rappers Delight" de Sugar Hill Gang est évidemment le premier succès commercial à travers le monde. Mais "To The Beat Ya'll" de Lady B est également sorti en 1979, tout comme "Superrappin'" de Grandmaster Flash & The Furious Five puis "Rappin and Rocking The House" de Funky Four Plus One. Pour moi, le premier n'est pas égal au meilleur et le meilleur à l'époque, à mon avis, était "Superrappin'". C'est un bien meilleur morceau que "Rappers Delight".

Quand et comment es-tu devenu membre du Rock Steady Crew ?

J'ai rencontré Crazy Legs au début des 90s en allant au Rock Steady Anniversary. Puis de nouveau au début des années 2000, lorsqu'il est venu à Philadelphie pour la jam The Gathering. Je jouais beaucoup de bonnes références et lorsque j'ai joué "Cocomotion" de El Coco et il s'est retourné et m'a big up. Il affectionne ce titre notamment parce qu'il avait l'habitude de danser dessus, adolescent, lorsqu'il était en club. Après cette soirée, il m'a demandé d'être Dj pour les jams du Rock Steady Anniversary. Puis un an plus tard, je suis devenu membre du Rock Steady Crew.

Aujourd'hui, parmi les membres originaux du RSC, il a seulement Crazy Legs encore actif. Il y a plusieurs générations de danseurs et il y a même Puerto Rock Steady. C'est une grande famille, peux-tu nous expliquer ?

Comme tu dis, c'est une grande famille. Il y a tellement de gens qui ont été membres et qui sont passés à autre chose ensuite. Doze est un membre original, toujours membre et il est devenu l'un des meilleurs artistes du monde. Ce n'est pas parce que quelqu'un ne pratique pas l'un des quatre éléments de la culture qu'il n'est pas actif. Ils ne sont tout simplement pas sur la scène, mais beaucoup font encore des choses incroyables en dehors de cela et toujours en lien avec le Rock Steady Crew.

Peux-tu nous parler du Dynamic Duo Bboy Ynot de Rock Steady Crew et toi ?

Je connaissais Ynot avant d'être membre de RSC. Lui et un autre Bboy nommé Downroc venaient à mes soirées Funk & Soul à Philadelphie, alors nous sommes devenus proches. Nous faisons tous les jams ensemble à Philadelphie et à New York, puis nous avons commencé à voyager dans d'autres villes et pays. Le Deadly Duo parce que nous étions à fond et il n'y avait vraiment aucun autre duo de Dj et Bboy qui représenterait comme ça, alors j'ai trouvé ce terme. The Deadly Duo est le titre d'un de mes films de Kung Fu préférés. Encore aujourd'hui, nous sommes le Deadly Duo mais à un niveau différent...

Partages-tu des sessions avec Dj JS-1 qui peint toujours et aussi membre du Rock Steady Dj ?

JS-1 est mon pote et il est probablement le meilleur artiste à la fois Dj et graffeur. Nous n'avons jamais fait de session aux platines ensemble mais nous avons déjà partagé la même scène.

Peux-tu nous parler de ton expérience de Dj pour le meeting international de Breakdance "Circle Kingz" organisé par Bboy Amjad de Seven Dollars à Lausanne ?

Circle Kingz est la dernière des jams qui est à l'état brut et authentique à cette époque. L'orga est toujours soucieuse de trouver le bon Dj qui va jouer la bonne musique. Il n'y a pas de faux semblant, c'est le breakdance d'abord. Il y a peu d'autres jams préoccupées par la base du mouvement, c'est pourquoi Circle Kingz est l'une des meilleures jams parce qu'il n'y a pas d'objectif financier et qu'elle est focalisée sur la beauté du geste. C'était une battle bien sûr, mais il n'y a pas de classement. J'ai joué à quatre éditions et certainement les meilleures !

Parles nous de nostalgicking.com tes trois meilleurs articles...

Mon site Nostalgia King a commencé en 2007 sous le nom de Hot Peas & Butta. Je faisais des critiques sur les nouvelles sorties de vinyles de funk, de soul et de hip-hop, également des interviews de Djs et des artistes sur des labels indépendants. Il y a environ cinq ans j'ai changé le nom en Nostalgia King et j'ai continué à faire ce que j'ai toujours fait, c'est-à-dire valoriser et promouvoir des labels et des artistes indépendants, ainsi que mes travaux, ma vie et mes voyages en tant que Dj. Les Djs et les collectionneurs suivent Nostalgia King pour découvrir les nouveautés et les meilleures sorties. Les labels me font confiance car je relaie ce qui est absolument essentiel. Le contenu est souvent mis à jour, il est donc difficile de dire les trois meilleurs articles que je préfère parce qu'au fil des ans il y a tellement de bon disques chroniqués, d'artistes différents, ainsi que des personnes qui m'ont interviewé. Tout ce qui est sur le site est intemporel... Mais je dirais que l'interview que j'ai faite avec Danny Dan The Beat Man de Dusty Fingers est essentielle. Egalement toutes les interviews que Massimo Chao a fait avec moi et aussi mes articles de la série "Escapism" où je parle d'une ville ou d'un pays spécifique où je suis allé... C'est comme un guide de voyage de mes endroits préférés.

Pourquoi le Japon, en particulier Fukuoka, est-elle une visite incontournable dans la vie d'un digger ?

Le Japon est un endroit étonnant culturellement pour de nombreuses raisons. La nourriture, la culture, son histoire, les gens et surtout pour digger. Il y a tellement de choses à vivre, c'est un monde différent. C'est trop bien de chiner des disques là-bas parce qu'il y a tellement de choix, mais il y a aussi du choix dans de nombreux pays. Tout dépend de ce que vous recherchez... Mon lien avec la culture japonaise, la nourriture, les mangas, les "pink films", l'âme japonaise et d'autres choses est très personnel et l'a été toute ma vie. C'est donc un lieu essentiel pour moi où je voyage chaque année.

Tu collectionnes les centreaux pour 45, as-tu déjà vu celui en forme de téton ?

Bien que j'ai pas mal d'adaptateurs, je ne les collectionne pas rigoureusement. J'ai le heavyweight steel que j'utilise lorsque je voyage, puis aussi des Breakweights pour 12. Oui, j'ai vu celui avec le téton, ils sont vraiment cool. Comment ne peut-on pas aimer celui-ci !

Tu collectionnes aussi des bandes dessinées...

J'ai toujours été un collectionneur, comme la plupart des DJs je collectionne d'autres choses. Les bandes dessinées ont été les premières choses que j'ai collectionnées quand j'étais enfant dans les années 70 et ensuite les disques lorsque je suis devenu Dj. Mais j'ai toujours collectionné diverses choses qui ont contribué à m'inspirer ou à m'influencer au fil des ans. Jouets vintage, Vhs, affiches de films Kung Fu/Blaxploitation, jeux d'arcade. C'est toutes les choses dont je suis nostalgique de mon enfance ou de mon adolescence qui sont encore en moi aujourd'hui.

Ton meilleur souvenir en tant que Dj ?

Chaque expérience est une expérience incroyable, mais je dois dire que dans mon top trois il y a ma tournée "Magma Taishi Returns Japan Tour". Et les moments juste avant la pandémie étaient spéciaux. Ma tournée en Allemagne et en Suisse avec Scarce One de Cologne et Selecta M de Marbourg. Et enfin jouer au festival Rainbow Disco Club au Japon, où j'ai fait un set back to back avec Dj Nori, reste une soirée incroyablement spéciale car nous avons eu une ovation forte du public. Mais comme j'ai dit, chaque date a une place spéciale dans mon cœur et ma mémoire.

As-tu déjà joué en France ?

Oui, plusieurs fois. L'un de mes moments préférés était de jouer à l'événement Just 4 Rockers qui est vraiment underground et authentique. J'ai aussi joué à Nantes. Mes expériences en France sont de bons souvenirs et j'ai vraiment hâte de revenir jouer.

Que penses-tu du portablism et as-tu son set up ?

Le portablism est cool mais je n'ai pas set up. La seule autre fois où j'emporte une platine portable avec moi, c'est quand je vais à une foire aux disques et que j'ai besoin d'en écouter.

Que représentait le hip-hop pour toi au début et que représente-t-il aujourd'hui ?

Enfant, le hip-hop représentait quelque chose que les jeunes pouvaient s'approprier. C'était quelque chose qui nous unissait avec des idées communes et des perspectives artistiques. Mais en tant qu'adulte, cela ne signifie plus la même chose pour moi. Aujourd'hui, c'est juste de la culture et ce qui est associé au mot hip-hop existait déjà avant que le terme soit utilisé. Nous avions déjà des graffitis, des DJs... De plus, le hip-hop était une culture axée sur les jeunes, aujourd'hui ce sont des vieux qui essaient de s'accrocher à leurs jeunes années, mais ils ne laissent pas la place aux jeunes. De plus, avant c'était juste la culture noire, celle de la musique, de la mode, la façon dont nous parlons, etc. Les fondations du hip-hop c'est la musique de James Brown, tout vient de la culture noire. En tant qu'adulte, je pense à la culture avant de donner un nom à cette culture.

Quand as-tu sorti ta première mixtape et comment l'as-tu enregistrée ?

Ma première mixtape date d'environ 1983 et bien sûr, elle a été mixée en utilisant simplement deux platines, une table de mixage et une platine cassette. Puis dans les années 90, je faisais des mixtapes pour ceux qui voulaient écouter les nouveautés dans leur voiture. Maintenant toutes mes mixtapes sont similaires. Certaines sont encore enregistrées sur cassette et d'autres sur ordinateur mais ma règle d'or est de toujours mixer du vinyle. Au cours des sept dernières années, j'ai sorti environ vingt mixtapes avec divers labels et par moi-même. Je crois toujours qu'il faut faire des mixtapes authentiques comme elles ont été faites à l'origine.

Un dernier mot ?

Je tiens à remercier Star Wax pour cette interview, cela a pris beaucoup de temps et je suis heureux que nous ayons enfin pu le faire. Je tiens à remercier Record Breakin' Music, Funk Night Records et Liquid Beat Records de m'avoir fait confiance pour produire des mixtapes avec eux. Bravo à mes Butta Bros pour les super soirées, à mon tour manager Asami One aka Tokyo's #1 Flygirl et à tous les vendeurs de disques et de produits vintage qui proposent toujours de nouvelles choses que je recherche.



“ Le hip-hop était une culture axée sur les jeunes, aujourd'hui ce sont des vieux qui essaient de s'accrocher à leurs jeunes années, mais ils ne laissent pas la place aux jeunes. ”

TYREE COOPER



MÊME SI DJ P-LEE FRESH EST UN PIONNIER DU HIP-HOP DES 80S DE CHICAGO, C'EST SEULEMENT PENDANT LA DECENNIE SUIVANTE QUE LA SCÈNE COMMENCE À SE CONSOLIDER. MAIS CHICAGO EST À L'ORIGINE DU PREMIER SOUS-GENRE, LA HIP-HOUSE, FUSIONNANT RAP ET BEAT HOUSE, VOIT LE JOUR AU DÉBUT DES ANNÉES 80... TYREE COOPER DÉBUTE SA CARRIÈRE DE PRODUCTEUR EN 1986 ET IL ENCHAÎNE DES TUBES COMME "TURN UP THE BASS", SUR LE FAMEUX D.J. INTERNATIONAL RECORDS. TOUJOURS IMPLIQUÉ DANS LA MONDIALISATION DE CE COURANT, TYREE PARTAGE SES SOUVENIRS...

As-tu commencé par la house ou le hip-hop et as-tu des souvenirs de block party ?

J'ai commencé avec la musique house. Le hip-hop a toujours été cool, mais je préférais la house. Dans les années 80, j'étais jeune et le mouvement hip-hop aussi. La musique house était la plus grande scène musicale à Chicago.

As-tu des souvenirs de tes voyages à NYC ?

Je ne suis pas allé à New York jusqu'en 1988. Pour moi, c'était dingue car je regardais ces films hip-hop tels que Beat Street (1984), Wild Style (1982), Across 110th Street (1972), Black Caesar (1973)... pour n'en citer que quelques-uns et l'amour pour le disco l'a rendu encore plus existante. Le fait d'avoir rencontré et vu autant de DJs et producteurs légendaires était tout simplement impressionnant. Quand je suis allé à New York pour la première fois j'ai rencontré Teddy Riley, Afrika Islam, King Sun, Afrika Bambaataa, Public Enemy, Bobby Konders, Ed Lover & Dr. Dre (de Yo !MTV Raps), Prime Minister de B.E.T Rap City (Rap City était diffusé sur Black Entertainment Television de 1989 à 2008 - ndlr) pour nommer ceux qui me viennent à l'esprit.

Le hip-hop c'était un moyen d'expression pour la jeunesse. Le message a évolué avec le gangsta rap dans les 90s. Penses-tu qu'il est sorti du mouvement hip-hop d'origine ?

Je vais dire ceci. Tout le hip-hop a un message de conscience sociale. Certains peuvent l'exprimer de manière très dure car c'est la réalité dans laquelle ils vivent en ce moment. Et certains se sont exprimés dans un format poétique différent comme ces poètes des années 60 et du début des années 70.

Apparemment, la hip-house était mal perçue par les gens des gangs ? Est-ce vrai ?

Ça ne m'a pas autant dérangé parce que, comme mentionné précédemment, j'ai commencé à m'impliquer dans la culture. Je discutais avec Afrika Islam et Afrika Bambaataa et les choses qu'ils m'ont dites à l'époque m'ont aidé à comprendre ce qui se passait réellement dans notre culture.

Comment est née la hip-house ?

Eh bien, en ce qui concerne l'origine du genre, tu dois demander à Dj Fast Eddie (producteur de musique house et hip-hop de Chicago - ndlr) qui a créé le concept. Pour ce qui est de mon implication dans le genre, c'était le fait que c'était quelque chose de nouveau et que je m'embarquais dans la culture hip-hop dans son ensemble. Alors, pour moi c'est venu naturellement. Au moment où le hip-hop était en plein essor, la house music l'était aussi. En fait toute la culture de la black music était en pleine ascension à la fin des années 80 via l'âge d'or du hip-hop, de la house, techno et r&b.

Pourquoi la hip-house n'a pas perduré ?

Qui a dit que la hip-house n'a pas duré jusqu'à aujourd'hui ? Je veux dire, il y a eu de nombreux morceaux sortis qui ont tous les éléments de la hip-house, c'est juste que la plupart des entreprises et des maisons de disques n'ont pas mentionné au public quelle était la source musicale. Si vous volez du pain, vous n'allez pas communiquer sur le fait que vous volez du pain. N'est-ce pas ?

Pourquoi as-tu bougé à Berlin en 2001 ?

La raison pour laquelle j'ai bougé à Berlin n'était qu'une décision d'ordre logistique. Je voulais être plus proche de mes gigs qui étaient pour la plupart en Europe. J'aime Berlin et j'adore y vivre ! Il n'y a pas vraiment de similitudes mais l'ambiance et l'énergie de Berlin rappellent celle de Chicago. Tous mes amis que j'ai rencontrés en vivant ici sont tout simplement inestimables.

On dit qu'avant les genres étaient cloisonnés et qu'aujourd'hui les styles de musique se mélangent tous. Es-tu d'accord ?

Je suis d'accord dans une certaine mesure, mais les gens sont plus préoccupés par d'autres conneries que par la qualité de la musique.

Tes Warehouse Wednesday mixes sont toujours riches en vocaux. Qu'en est-il de la house instrumentale ?

Je joue pas mal de house instrumentale. Mais lorsque tu veux connaître le nom d'une chanson, tu dois jouer une chanson vocale pour connaître le titre de la chanson. C'est juste difficile d'aller chez le disquaire et d'essayer de fredonner un instrument quand on ne peut pas bien fredonner ? C'est pour cette raison apparemment qu'il y a plus de voix dans mes mixes. Mais je joue aussi beaucoup d'instrus.

La house a-t-elle perdu ses dimensions éthiques et ne transmet-elle plus vraiment de messages... A-t-elle perdu "en maturité" comme le hip-hop ?

Je ne crois pas que ce soit vrai. Concernant la culture de la musique house, le niveau de maturité est toujours là. Le fait que la house et la culture club soient entrelacées, tu pourrais te retrouver dans une soirée multi-genres et c'est à toi d'être suffisamment mature pour gérer ce dont tu es témoin.

“ Au moment où le hip-hop était en plein essor, la house music l'était aussi. En fait toute la culture de la black music était en pleine ascension à la fin des années 80. ”

En France et en Europe, la scène clubbing house a plus de succès que celle du hip-hop. Qu'en penses-tu ?

Je pense que c'est juste lié au goût musical propre à chacun. J'aimerais dire que la scène house a plus de succès que nos cousins hip-hop, mais c'est juste dû à un ressenti personnel.

Pour toi, comment des producteurs sont-ils passés du hip-hop électronique à la techno et/ou la house ? Prenons l'exemple de James Stinson, la moitié de Drexciya. Son premier album "Hyperspace Sound Lab" (91) sonnait hip-hop électronique...

Je n'en ai aucune idée. Mais je n'exclurais pas ce concept.

Achètes-tu encore des vinyles ?

J'achète des vinyles partout où on en trouve, dans un Music Market ou un marché aux puces, chez un disquaire ou même en ligne, magasins d'occasion...

Quel titre de house représente Chicago ?

Beaucoup trop pour les mentionner. Disons "Can You Feel It" de Mr. Fingers, "Move Your Body" de Marshall Jefferson, "Jack Your Body" de Steve "Silk" Hurley, "Turn Up The Bass" de Tyree feat. Kool Rock Steady.

Quel titre de hip-hop te représente ?

"I'm a Hustla" de Cassidy et "Everyday Hustling" de Rick Ross.

Es-tu toujours passionné de basketball ?

Oui, j'aimerais toujours le basketball ! Et je profite de chaque occasion pour aller faire des shoots sur un terrain de basket.



Si tu devais te téléporter, quelle période choisirais-tu ?

C'est une superbe question. Je ne sais pas si je me téléporterais réellement à une période spécifique. Parce que je pourrais changer le cours de mon histoire, et j'aime ce que j'ai fait dans ma vie. J'ai encore plus à faire...

Autre chose ?

L'Amour peut tout vaincre. Réparations à tous les FBA (Foundational Black Americans - ndr).

DJ VADIM

MAILLON ENTRE LE REGGAE, LA GÉNÉRATION BOOM BAP ET LA BASS MUSIC DES ANNÉES 2000, DJ VADIM, L'HOMME QUI PARCOURAIT 3000 KM POUR ACHETER UN VINYLE CONTINUE À SURPRENDRE GRÂCE À "FEEL UP VOL.1". L'ABONDANT PRODUCTEUR, SUPPORTEUR DE LA CULTURE 420, PERSISTE À CULTIVER SON ŒUVRE SOUS INFLUENCES CARIBÉENNES, ENTRE DIGITAL ET ORGANIQUE. POUR CE NUMÉRO SPÉCIAL HIP-HOP IL ÉVOQUE SES DÉBUTS À LONDRES, SES TRIPS À LA MECQUE ET SON ACTUALITÉ. REWIND !

As-tu découvert d'abord le reggae ou le rap ?

Probablement d'abord le rap en 83 ou 84. J'ai grandi à Kingston, une banlieue plutôt de classe moyenne de Londres avec une grande université. J'ai découvert le reggae en allant dans des endroits comme Brixton, Streatham, Clapham, Lewisham à Londres où il y avait surtout des Caribéens.

Ta première rencontre hip-hop à Londres...

J'avais neuf ans lorsque le film "Beat Street" et le documentaire "Style Wars" sont sortis en 83 et j'ai été époustoufflé. Je suis devenu fan en écoutant les premiers Run Dmc, Kool Moe D, Fat Boys, Stetsasonic, Beastie Boys, Marley Marl du Juice Crew, BDP. Beaucoup de rap new-yorkais. Il se passait des choses au Royaume-Uni, mais cela ne s'était pas développé autant qu'aux États-Unis à ce moment-là. Les premières choses britanniques dans lesquelles je me suis lancé étaient des sorties d'Asher D et Daddy Freddy, London Posse, Son of Noise, Hijack, Blade.

As-tu été à des block parties ?

Oui à l'époque et en tant que Dj plus tard. C'était incroyable parce que je me souviens d'être allé aux soirées Soul 2 Soul dans un entrepôt en 1989. J'avais quinze ans et leurs soirées étaient les meilleures. Il y avait du reggae, du hip-hop, du dancehall, de la early house, de la soul, du boogie, du disco. Juste une célébration de la bonne musique et il y avait 2000 personnes dans la rave. C'était madd, c'est mon école. Ça a forgé ma culture musicale.

Es-tu déjà allé dans le Bronx ?

Ouais, plusieurs fois, mais à l'époque c'était un peu trop la merde. Ça craignait de fou, comme s'il venait d'y avoir une guerre. J'y suis allé pour la première fois en 1992, juste pour voir, découvrir. C'était chaud. Parmi mes souvenirs préférés il y a toutes les fresques et les tags. Incroyable, mais je ne suis jamais allé à une block party. Je ne suis pas sûr qu'il y en avait encore en 1992.

Ta rencontre avec Company Flow date de ?

Leur premier single de Co Flow est "8 Steps to Perfection", je crois bien, avec Big Juss, El-p et Mr. Len en trio. C'est sorti en 1995. À cette époque j'ai rencontré Sarah Jones à New York et aussi Anti Pop, Mos Def, Talib Kweli, Black Thought

Puis au Washington Square Park, à Manhattan, il y avait toujours de mad, mad, Mcs qui n'étaient pas encore connus mais qui, plus tard, sont devenus célèbres comme Mos Def. Et le manager de Sarah était Amechi et il s'occupait de Co flow, donc on s'est tous rencontrés (...). Ils étaient étonnés qu'à mon jeune âge je vienne d'Europe à New York. Maintenant, je regarde en arrière, je constate que j'ai sorti "Viagra" avec El-p, et je me demande s'il y a d'autres producteurs européens ou d'ailleurs qui ont produit pour Co Flow en 99 ? J'ai l'impression d'avoir été l'un des premiers à rencontrer cette scène underground et indépendante... Les Mcs débutant leur carrière au milieu des années 90 et qui allaient devenir des stars saisissaient toutes les occasions pour enregistrer en studio et être sur un disque... Je n'ai jamais réussi à enregistrer avec Mos Def mais je l'ai rencontré à Londres en 96 quand Juliano des Creators a enregistré avec lui et Talib, ils ont dormi sur le sol du studio pendant deux nuits... Une session de folie.

Que représentait le hip-hop pour toi au début et que représente-t-il aujourd'hui ?

C'est difficile d'expliquer avec des mots car je ne sais pas s'il y aura un jour un mouvement similaire. Peut-être c'est comparable au dubstep qui s'est créé à Croydon (banlieue sud de Londres - ndlr) ? Mais le dubstep n'a jamais eu la force, ni la couleur du hip-hop. Les 90s étaient folles parce qu'il n'y avait pas ça... Quoi qu'il en soit, travailler avec Ninja Tune et produire du hip-hop instrumental à l'âge de 15/20 ans, avant le buzz de la lo-fi qu'il y a maintenant, ça représente beaucoup pour moi. Aujourd'hui j'entends des producteurs faire des sons que j'ai entendus il y a déjà vingt ans. Puis il y a des gens qui ont créés la jungle et la d'n'b. Les gens aiment se taire et danser. Donc, pour être honnête, Londres était le putain d'endroit où il fallait être entre 1993 et 2000. Il se passait tellement de choses musicalement. Certes, c'est toujours le cas et la façon dont la musique urbaine vient de décoller est incroyable aussi... Quant à ce que le hip-hop représente maintenant, je suis toujours là à écouter la nouvelle école. Certains me plaisent et d'autres pas. Anderson Paak est incroyable, Joyner Lucas, Logic, Tobe Nwigwe... et il y a tant d'artistes britanniques que j'aime aussi. Mais maintenant, il est assez difficile de dire si c'est du rap ou si c'est de la soul, etc. C'est devenu très hybride avec des artistes comme Ms Banks, Stefflon Don, ils exploitent les frontières entre reggae, soul, rap, dancehall...

Quel est le premier disque de rap selon toi ?

Eh bien, c'est King Tim III avec Fat Back Band sorti en mars 1979. Je sais que certains disent Gil Scott-Heron ou Last Poets... Bien sûr quelque part sur la planète une personne avait déjà rappé. James Brown l'a utilisé plusieurs fois lorsqu'il parlait, mais selon moi c'était plus parlé que rappé. Donc, les chansons précédentes étaient bien sûr sources d'inspirations. Mais je dirais que King Tim III est le premier vrai disque de rap, puis c'est "Rappers Delight" du Sugarhill Gang. Il y a différentes influences dont jamaïcaine puisqu'ils pratiquaient déjà le toasting.

Certes, le toasting a influencé le rap, mais les instrus du rap des années 80, même s'il y avait parfois des versions dub sonnaient plus funk, disco... Il y a assez peu de rap avec des samples de reggae !

Je pense que le reggae est un arbre massif avec de nombreuses branches. Il est issu d'une petite graine et il est maintenant partout et avec tant de sous-genres. C'est difficile car nous croyons souvent que l'herbe est plus verte ailleurs. Certains artistes jamaïcains sont sur le marché américain et d'autres s'en foutent des États-Unis. Mais la musique doit progresser. Je pense que c'est important. Nous ne pouvons pas vivre dans le monde de 1973 avec Bob Marley, John Holt. Nous sommes en 2022 !

Parlons de ton nouvel album. Je me trompe ou pas, je trouve que ta batterie de "Feel Up Vol.1" sonne plus numérique, moins organique que celle de "USSR Life From The Other Side" ?

Eh bien, cela dépend de ce que tu entends par numérique... Je travaille très dur sur les batteries. Je continue de sampler et de tout jouer avec un sampler. Je suppose que ma façon de mixer a beaucoup évolué. C'est aussi grâce à l'évolution de la technologie dans la musique. Si vous écoutez de la musique des années 70, 80, 90, 2000 et que vous analysez, vous verrez que les vus mètres de la musique moderne est principalement dans le rouge. Et lorsque j'écoute ma musique produite en 1998, je remarque beaucoup de défauts. J'entends de bonnes choses aussi. "Feel up" est également très différent sur le plan sonore car il est beaucoup plus inspiré du reggae.

Lors de la dernière interview pour Star Wax tu disais que tu scratchais sur du reggae mais il n'y a pas de scratch dans cet album...

Je suppose que j'ai besoin de faire un album de remix avec beaucoup de scratch. Le plus drôle c'est que je m'entraîne deux heures par jour, il y a vingt ans. Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Concernant les textes, quels sujets sont abordés notamment sur "Fear, no Evil", "Rotten Fruits", et donnes-tu des directives sur l'écriture des textes, le choix des sujets ?

Les chanteurs écrivent les paroles et je n'interviens pas vraiment. Parfois je suggère de mettre un pont ici, changer l'ordre des couplets, ou encore étendre une partie ou à l'inverse la raccourcir, mais ils choisissent le thème de la chanson.

Quel est ton titre préféré de "Feel Up Vol.1" ?

C'est tellement difficile à dire parce que je les aime vraiment tous. Peut-être "Feel up" parce que j'adore les cuivres et le concept de la chanson. Et pour l'histoire aussi. En effet, j'ai rencontré Dajla, en 2006, à radio Couleur Trois en Suisse. Puis nous nous sommes perdus de vue. Mais il y a environ trois ans mon ami Dj Theory qui, de Paris, a vécu comme un beau gosse français en Californie m'a envoyé un texto disant de checker une vidéo. Je regarde et je me dis : « putain, je connais cette fille ». Je l'ai contactée de nouveau, nous nous sommes reconnectés dix ans plus tard et nous avons enregistré ce morceau.

Comment et avec qui se déroulera la tournée ?

(rires) Si tu m'avais demandé avant le Covid, j'aurais prévu quelque chose de puissant. Mais avec le Covid j'ai très peu de projets, simplement parce qu'il ne se passe pas beaucoup de choses à part des concerts de grands artistes... Peut-être pour l'été 2022, espérons. J'aime toujours proposer un vrai show, mais tout dépend du budget, etc.

Tu as un partenariat avec kannabia.com, veux-tu nous en parler ?

Bien ! Je suis un grand partisan de la culture 420, donc c'était un choix naturel et ils ont aimé l'ambiance, alors pourquoi pas. Il nous faut plus de green et moins de blanche !

Tu prépares également un autre album...

J'ai sorti "Vads Beats Nice Vol.2" il y a deux mois... et "Feel Up Vol.2" est déjà terminé. J'avais trop de chansons pour aller sur un seul album. Attendez la chanson avec Big Red, elle est mad ! J'ai enregistré genre sept titres avec Tikaf, dix titres avec Maddy Music, aussi avec Tom Spirals, Abstract Rude, Dub Fx, Javada. J'ai huit chansons avec Lasai. Je n'ai plus qu'à les finir...

Aujourd'hui quand tu reçois ton nouvel album en vinyle, as-tu toujours le même plaisir lorsque tu le déballes ?

Ouais, bien sûr. Je connais trop de grands producteurs qui ont abandonné alors que je suis toujours là...

Que penses-tu des très longs délais de pressage d'un vinyle aujourd'hui ?

Eh bien il y a plus grave, au moins nous sommes encore vivants. J'ai trop d'amis qui sont décédés au cours des 24 derniers mois à cause du Covid, alors gardons la tête haute et célébrons la vie !

Te considères-tu plus européen ou américain... Pourquoi avez-vous choisi de vivre à Budapest, ce n'est pas ensoleillé comme la Jamaïque ?

(rires) Oui mais c'est beaucoup plus sûr. Je vis ici pour ma fille. J'étais à Barcelone pendant cinq ans avant. J'ai toujours voulu vivre en France, peut-être bientôt à Marseille. J'ai toujours eu une fascination pour Marseille. C'est comme un gros trou à merde d'ensoleillement, mais dans le bon sens du terme bien sûr ! Je trouve qu'il y tellement de gens talentueux et de bonnes énergies là-bas. Paris est géniale mais plus snob, c'est moins populaire et tu peux vite te sentir exclu si tu ne connais pas un groupe de gens.

Tu aimes toujours la cuisine ital, cuisines-tu ?

J'aime toutes les cuisines du monde, pas seulement la cuisine ital. Je ne suis ni vegan, ni veggie. J'essaie juste de manger sainement et même si j'aime toujours les burgers, les pizzas, etc, j'essaie juste de ne pas consommer de la merde de babylone, du genre celle de Mc Donalds, à la Frankenstein... rires.

Est-il vrai que tu veux ouvrir un restaurant-bar ?

Eh bien, je le voulais, mais c'est un énorme défi. Peut-être que si je trouve le partenaire idéal et la bonne opportunité, mais que je ne suis pas assez riche pour simplement jeter 100 000 euros dans un projet qui échoue. La concurrence est si grande de nos jours...

Qui a fait le tag Dj Vadim avec la couronne ?

C'est moi ! J'ai fait du graffiti, il y a longtemps. Mais, pour être honnête, je n'étais pas assez bon et je ne voulais pas vivre la situation où je dois fuir la police dans des tunnels ferroviaires sombres... C'est beaucoup plus amusant d'être Dj et de rentrer à la maison avec la fille la plus mignonne de la fête (rires).

Si tu peux te téléporter, quelle période choisis-tu ?

Est-ce que j'avancerais ou je reculerais ? Je suppose dans le futur. Ou peut-être revenir dans les années 90 avec toutes mes connaissances d'aujourd'hui afin d'encre plus déchirer le game.

Un dernier mot ?

big up à tous les massives, ne lâchez rien et continuons à aller de l'avant.

“ Produire du hip-hop instrumental à l'âge de 15-20 ans, avant le buzz de la lo-fi d'aujourd'hui, ça représente beaucoup pour moi. ”



“Evidence et moi, nous avons fait des beats ensemble. Il m'a appris beaucoup...”

**DJ
BA
BU**

L'ASIO-AMÉRICAIN DJ BABU EST MEMBRE DE THE WORLD FAMOUS BEAT JUNKIES, L'ÉMINENT COLLECTIF DE DJS, QUI CÉLÈBRE SES TRENTE ANS EN 2022. PASSIONNÉ DE SCRATCH, DE LA CULTURE DIY ET VINYLE, SEUL OU EN ÉQUIPE, IL CONTRIBUE À L'ÉMULATION DU HIP-HOP EN CALIFORNIE... ÉGALEMENT DJ-BEATMAKER DE DILATED PEOPLES ET DE THE LIKWIT JUNKIES, LE DJING A FORGÉ SON IDENTITÉ. DÉSORMAIS INSTRUCTEUR PRINCIPAL DE THE BEAT JUNKIES INSTITUTE OF SOUND, UNE ÉCOLE DONT L'AMBITION EST DE FORMER DE MEILLEURS DJS, IL RESTE FIDÈLE À SON ART EN PARTICIPANT À LA PRÉSERVATION DE LA CULTURE VINYLE.

As-tu grandi dans un environnement musical ?

J'ai grandi dans un environnement assez normal. Ma mère et mon père étaient tous les deux des mélomanes et ils étaient très travailleurs. Mon père était dans la marine et ma mère infirmière, mais ils nous ont encouragé à jouer des instruments de musique. J'ai pris des cours de piano et des cours de guitare mais je n'ai pas vraiment accroché, alors ils m'ont laissé libre de choisir ma relation à la musique.

Ta première hip-hop party ?

Je ne suis pas allé en soirée hip-hop au début. Mes premiers souvenirs hip-hop datent d'environ 1984. J'ai déménagé à Oxnard en Californie et le hip-hop explose. Je me souviens avoir vu le film *Wild Style* à la télévision et au cinéma il y avait *Beat Street*. Et dans mon entourage, les enfants du quartier dansaient le breakdance, popping et j'avais même un pote Dj plus âgé que moi, enfin il avait tout le matos. C'est à partir de ce moment que je suis tombé amoureux du hip-hop.

Parle-nous de tes souvenirs de voyage à Nyc, dans le Bronx, tes sessions au D&D Studios...

J'ai été dans le Bronx mais très rapidement, de passage, mais j'ai été à New York plusieurs fois et j'y ai vécu tellement d'expériences incroyables. En effet mes sessions d'enregistrement dans les studios D&D étaient certainement l'un de mes souvenirs préférés à New York. Je crois que c'était en l'an 2000, nous travaillions sur notre deuxième album "Expansion Team" de Dilated Peoples et nous sommes restés à Ny pendant quelques semaines. Nous avons loué les studios D&D afin de travailler avec plusieurs producteurs de Ny comme Da Beatminerz, bien sûr Dj Premier, JuJu des Beatnuts et nous avons aussi évidemment travaillé avec The Alchemist. Nous avons réservé deux studios et c'était comme être au paradis du hip-hop, c'était juste une expérience incroyable, surtout à ce moment de ma carrière.

Dans les années 90, tu as travaillé chez Fat Beats à Los Angeles. Est-ce là-bas que tu rencontres Tha Alkaholiks, Evidence, Rakaa...

Ouais, j'ai travaillé chez Fat Beats en tant que directeur adjoint de 1996 à 99, environ. Ce fut une expérience incroyable, merci à mon ami Dj Jab, le fondateur et propriétaire de Fat Beats.

Il y a de nombreuses années, en allant à ma première battle de Dj à New York pour les finales américaines DMC en 1995 ou 96, avec mon pote Shortkut, nous avons visité un nouveau magasin de disques appelé Fat Beats. Et c'est là que j'ai rencontré Joe pour la première fois. Et quelques mois plus tard il m'a parlé du magasin qu'il ouvrait à Los Angeles et il m'a proposé cette opportunité. D'autant que l'ouverture a contribué à l'émulation de la scène hip-hop underground de L.A. En effet ça m'a permis de rencontrer Evidence et Rakaa puis de rejoindre The Dilated Peoples. Etant donné que nous soutenions la musique indépendante chez Fat Beats, Evidence et Rakaa apportaient leurs nouveaux 12 inch afin de les mettre en dépôt vente au magasin, mais ils étaient déjà très populaires. A un moment ils m'ont invité en studio pour faire des scratches et comme ils avaient besoin d'un Dj pour les backer en live j'ai commencé à faire certains shows. Puis ça été l'effet boule de neige. Je leur suis tellement reconnaissant pour ça.

Et en 2020 vous avez fêté les 20 ans du Lp "The Platform" et vous êtes encore dans le game...

Merci, je suis très fier, c'est une expérience tellement géniale pour moi. J'ai toujours rêvé d'être Dj pour de vrai Mcs et mon rêve est devenu réalité en travaillant avec Dilated. Au début je suis juste venu pour faire des cuts mais j'ai aussi un amour pour la production et une fois que je suis entré dans le groupe, Evidence et moi nous avons fait des beats ensemble. Il m'a appris beaucoup de choses, des techniques, et j'ai progressé. Puis ça m'a amené à participer à des world-class studios avec certains des meilleurs ingénieurs son et j'ai définitivement parfait mes connaissances pendant ces années de formation. Sur notre premier album "The Platform", j'ai eu la chance de produire un titre, puis au fur et mesure j'ai commencé à placer plus de productions. Au-delà de placer un beat il s'agissait de vraiment construire et créer ensemble. Il existe une réelle cohésion de groupe autoproduit et même s'il y a d'autres producteurs externes au groupe.

Ensuite, Serato et Internet ont tué le business du vinyle...

Je ne pense pas que le numérique ait tué l'analogique, du tout. Je crois que le vinyle est revenu encore plus fort. Je vois beaucoup de jeunes de la nouvelle génération qui collectionnent du vinyle et les 45 tours sont encore plus populaires. J'aime le vinyle et j'aime le numérique mais c'est vrai que Serato a définitivement changé la donne. Il a changé la façon d'être DJ et ma façon de produire de la musique mais le vinyle et les disques feront toujours partie de mon approche de la culture. Un DJ et producteur se doit de connaître l'histoire et toujours rendre hommage à ceux qui nous précèdent, ceux qui ont pavé la route avant nous.

Quand et avec qui as-tu lancé The Beat Junkies Institute of Sound ?

The Beat Junkies Institute of Sound est une entreprise qui appartient au collectif Beat Junkies et nous avons décidé de l'ouvrir en 2017 afin d'enseigner aux prochaines générations notre style de DJing. D'abord en 2012, notre première entreprise est beatjunkies.com qui propose un service d'abonnement aux DJs leur permettant l'accès à la musique que nous produisons ou celle que nous préconisons. Le succès aidant nous avons réalisé qu'en tant qu'artisans du son nous contribuons à l'avenir de notre art. Cette perspective nous a amené à ouvrir notre école. Cette année nous allons fêter les cinq ans et entre temps nous avons aussi lancé Beatjunkies.tv

L'école défend la préservation du vinyle mais aussi le DJing avec des contrôleurs... Parle-nous de la philosophie #BuildingbetterDJs ?

Tout l'établissement respire cette philosophie. Mais il n'y a pas de barrière concernant les genres musicaux, la technologie, le matériel. Dans notre programme principal qui s'appelle « foundation », tous les étudiants commencent sur le vinyle et s'entraînent avec un vinyle que nous avons produit. Ils passent ainsi les cinq premiers niveaux, ensuite nous présentons Serato.

Depuis une décennie il y a de plus en plus de femmes DJs. Tu as aussi lancé Ladies of Sound ou les filles n'ont pas eu besoin des hommes ?

(rires) Tout à fait et j'adore qu'il y ait bien plus de femmes DJs, surtout si elles scratchent. J'ai donné les pleins pouvoirs à la seule et unique Maricel Sison alias la « principale » des Beatjunkies. Elle est très importante dans notre team et elle nous aide beaucoup dans l'ombre. C'est certainement en grande partie pourquoi nous avons tant d'étudiantes incroyables dans notre école où nous avons fait en sorte que ce soit un endroit sûr et génial pour apprendre et pour tout le monde, d'autant que nous avons remarqué qu'il y avait beaucoup d'étudiantes intéressées et souvent nos classes ont plus de filles que d'hommes, donc c'était une évidence quand Maricel a eu l'idée de créer une communauté au sein de notre label. C'est important que les femmes se sentent bien chez nous car c'est un métier où les hommes dominent.

Il y a trop d'individualisme sur la scène turntablism et peu de collectifs de tablists comme ISP ou BNN en France, mais ils se sont séparés... Qu'en penses-tu ?

Eh bien, je pense que le DJing depuis ses origines a toujours été une forme d'art basée sur un individu qui organise une fête. Mais j'aime vraiment le DJing en équipe et ce que cela permet de développer. J'aimerais aussi en voir plus. J'espère que les Beatjunkies et moi allons créer plus de musique à partir de platines dans l'avenir.

D'où vient le sample "Ah this stuff is real, is fresh" ?

Je pense que ce sample vient du 12 inch "Change the Beat" de BeSide et Fab 5 Freddy. Et qui l'a scratché en premier ? Je ne suis pas tout à fait sûr, tu sais j'ai des souvenirs un peu flous car ça date, je pense que ça été scratché pour la première fois par un membre d'U.T.F.O. Mix Master Ice, ou dans les premières productions de Marley Marl. C'est difficile de dire qui l'a fait en premier...



Combien de vinyles as-tu dans ta collection et es-tu plutôt 12 ou 7 inch ?

J'ai beaucoup de disques mais je n'ai aucune idée du nombre de 7 inch que j'ai, mais la majorité de ma collection est composée de 12 inch et de Lp. J'aime le vinyle et je collectionnerai le vinyle jusqu'à ma mort.

As-tu remarqué l'année où les DJs ont changé la position des platines en mode battle comme on dit aujourd'hui ?

Je ne sais pas exactement la date où ça a commencé, mais je me souviens d'avoir vu des DJs de Philadelphie qui parfois tournaient la platine de gauche pour écarter le bras de lecture mais en gardant la platine droite normale. J'ai aussi vu des DJs étrangers faire cela dans les compétitions DMC. Je me rappelle clairement de DJ Cash Money et de la pochette "Where's The Party At ?" de Cash Money & Marvellous (1988 - ndr). Et je me suis dit "pourquoi n'essayons-nous pas" après avoir vu ce disque.

Le Gemini Mx-2200 est toujours ta table de mixage préférée ?

Oui c'est l'une de mes tables de mixage préférées, c'est un classique et c'est très nostalgique pour moi car il y a beaucoup de détails que j'admirais quand j'étais très jeune parce que je l'utilisais aussi. Des DJs comme Jazzy Jeff, Cash Money, DJ Scratch, et la liste est longue, l'utilisaient donc ça m'a influencé.

Quel est le premier disque de rap selon toi ?

C'est difficile à dire parce que je ne viens pas de New York et que je suis un peu plus jeune que la plupart des gars. Je dirais que "Rapper's Delight" était probablement la première fois que j'entendais quelque chose qui ressemble à ce que nous appelions la musique rap aujourd'hui. "Rapture" de Blondie est aussi un autre disque où j'ai entendu rapper pour la première fois.

Que représentait le hip-hop pour toi au début et que représente-t-il aujourd'hui ?

Pour moi, le hip-hop est une culture qui imprègne ma vie, mon identité. C'est quelque chose que je continue à vivre au quotidien, je mange, je respire, je dors hip-hop... Je pense que c'est devenu une énorme partie de la culture pop et la culture pop est partout. Ça me rend heureux de savoir que ça permet à un tas de gens de trouver un chemin pour s'exprimer et vous savez c'est dingue comment c'est devenu une grande scène mondiale. Je me souviens quand les gens détestaient le hip-hop et je craignais que le phénomène n'explose pas mais nous voici en 2022 et le hip-hop est plus fort que jamais.

Parle-nous du futur des Beatjunkies ?

Toujours là dans la place. Nous sommes tous un peu plus âgés, certains d'entre nous sont parents et ont une famille, mais The Beatjunkies est bel et bien vivant, toujours actif et, comme je l'ai dit précédemment, nous sommes de fiers propriétaires de trois entreprises beatjunkies.com, Beatjunkies.tv et The Beat Junkies Institute of Sound. Allez checkez les sites et faites passer le mot car cette culture est incroyable. Nous sommes aussi sur Twitch... En espérant vous nous voir de nouveau en live et en direct comme nous avions pour habitude avant la pandémie, mais les Beatjunkies vont encore et encore proposer de nouvelles choses, notamment via notre label Beat Junkie Sound.

Es-tu intéressé par le rap des dernières décennies comme la trap, le drill...

Je dois admettre que je ne suis pas vraiment au courant et que je ne connais pas les noms des nouveaux artistes comme je le devrais, mais j'aime tous les sons que j'entends aujourd'hui.

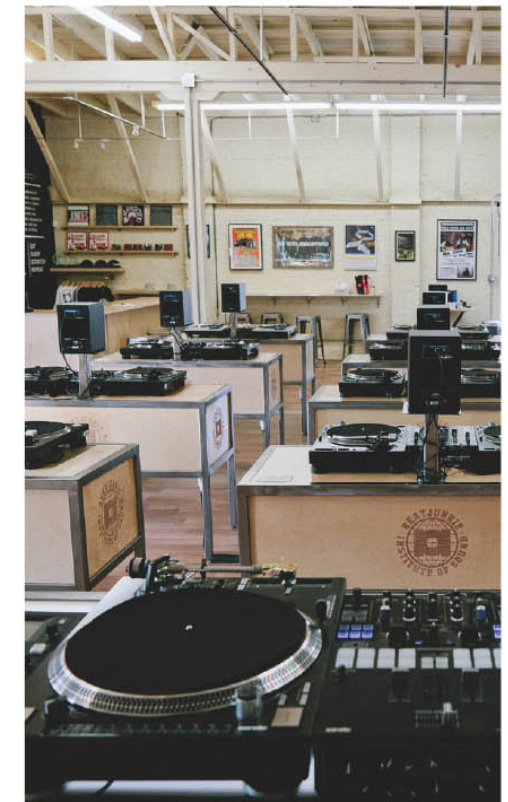
Je me suis vraiment concentré sur l'enseignement et je dois admettre que je ne suis pas au courant de toutes les nouveautés comme je devrais l'être, mais tout ce que j'ai entendu ces derniers temps en termes de rythmes est incroyable. Les nouvelles générations sont super créatives, tout sonne super bien.

Si tu devais te téléporter, quelle période choisirais-tu ?

Je suppose que la période que je préfère le plus, c'est celle du début des années 90. Tu sais celles où tu cherchais des infos sur les vinyles dans les conventions à NY. Ou comment Q-tip, DJ Premier, Peter Rock, ou Large Professor avaient échantillonné tel sample. J'aimerais pouvoir être là à ces moments qui étaient des dingeries.

Que va-t-il se passer en 2022 pour Le fantastique DJ Babu ?

Plus de DJing et j'espère qu'il y aura une Beat Junkie Institute of Sound dans toutes les villes du monde, plus de beats et ouais j'espère venir mixer dans une ville près de chez vous.



GRANDE VILLE STUDIO



KEZO EST UN BEATMAKER, INGÉNIEUR SON ET COFONDATEUR DE GRANDE VILLE STUDIO, BASÉ À MONTREUIL. EN DIX ANS LA MAISON S'EST FORGÉE UNE SÉRIEUSE RÉPUTATION DANS LE MILIEU DU RAP FRANÇAIS, LES SINGLES D'OR, DISQUES D'OR ET DE PLATINE ACCROCHÉS AU MUR L'ATTESTENT. TU PEUX AUSSI BIEN CROISER DES MEMBRES DE L'ENTOURAGE, 13 BLOCK, HAYCE LEMSI, MYTH SYZER, IKAZ BOI, LA MZ, PRINCE WALY... OU DES POINTURES VENUES DE L'ÉTRANGER COMME DRAKE, SKEPTA OU LIL UZI VERT. ENTRETIEN AVEC LE MAÎTRE DES LIEUX.

Où as-tu grandi et étais-tu dans un environnement musical ?

J'ai grandi dans le 78 à Saint-Arnoult-en-Yvelines, dans une petite ville à côté de Rambouillet. Je suis ensuite arrivé à Paris vers l'âge de vingt ans. Quand j'étais plus jeune mon père jouait de la trompette et il y avait des grands de ma ville natale qui rapaient, qui mixaient, j'ai toujours été fasciné par la musique et ce qu'elle procure.

Quel a été le déclic pour te lancer dans une formation d'ingé son ?

Adolescent, début 2000, j'ai très vite accroché sur le mixage en tant que Dj, vers quinze ans. Ensuite ça m'a donné envie de faire des prod, me pencher sur la manière dont sonnent les morceaux et à me demander pourquoi mes premières prod ne sonnaient pas comme un son de 50 Cent, par exemple (rires). Après mon bac commercial je ne savais pas du tout quoi faire et je n'avais aucune envie de poursuivre cette voie. Mes parents ont réussi à faire de leur passion leur métier, alors ils m'ont laissé une chance de faire une école focalisée sur la production, la M.A.O, et le mixage afin de peut-être également arriver à faire de ma passion mon métier.

Comment est né Grande Ville Studio ?

En rencontrant Jimmy Whoo pendant ma formation ingé son, nous avons eu l'idée post école de fonder ensemble le Grande Ville Studio. Avant de monter le studio actuel, en 2015, plus imposant et professionnel c'était d'abord un petit studio à l'Albatros car nous n'avions pas énormément de budget pour le faire, mais c'était un studio avec beaucoup de charme et d'âme. Le fait que ce soit à Montreuil est un peu un hasard c'est surtout que les loyers sont moins chers qu'à Paris. La ville est bien desservie et super agréable à vivre également. On tombe vite sous le charme de Montreuil.

Niveau matos vous ne semblez pas être trop toqués sauf pour les monitorings ?

On essaye d'avoir une bonne chaîne pour l'enregistrement, la base. On a un BAE 1073 en préampli, un Brauner Panthera en micro qui est assez polyvalent et moderne, pour le rap actuel ça fait bien le boulot. Et en monitoring on a la chance d'avoir des grosses PMC qui déchirent, d'ailleurs lorsque Drake a réservé le studio c'était la principale raison...

Pour le mixage je fais presque tout dans la boîte, sauf la reverb on a une grosse M6000 que je l'utilise beaucoup.

Si je te dis Warm WA-8000 ?

Je ne connais pas ce micro, mais cette marque est cool et a une bonne image. Nous taffons qu'avec le Brauner Panthera, mais nous aimerions bien avoir d'autres micros. Ça coûte cher un bon parc de micros, c'est dur à avoir !

C'est quoi la genèse de la compilation Grande Ville Records, sortie en 2016 ?

Cette compile a été faite avec une volonté de rallier un peu toutes nos forces musicales, de faire un projet assez unique entre potes. Même si nous ne faisons pas la même musique on a essayé chacun de faire de bon morceau dans des styles différents en apportant chacun notre touche et notre style au différents morceaux pour en faire une compile de qualité. Pour tout vous dire aujourd'hui il n'y a plus vraiment de label, ni de collectif même si nous restons à peu près tous en contact. Il y a très peu de chance pour qu'un nouveau volume sorte.

Tu as travaillé sur un album de la MZ qui finalement n'est pas sorti. N'est-ce pas frustrant...

Oui exactement ! C'était archi frustrant parce qu'en vrai l'album était fini, mixé, prêt, lourd ! Et clairement j'étais dégouté qu'il ne sorte pas, d'autant plus que la MZ à cette période avait une très bonne image, une grosse notoriété et le groupe était super attendu ! Ce projet me tenait grave à cœur car je kiffe leur musique et qu'on avait bien bossé sur l'album mais bon tant pis c'est la vie, ça ne dépendait pas de moi. Quoi qu'il en soit taffer sur cet album a été une bonne expérience musicale et humaine également, ce sont des gars super attachant et je travail encore souvent avec Hache-P et Dehmo.

Tu as mixé "Brutal II" d'Ikz Boi, une anecdote ?

Mixer ce projet était grave cool, en plus avec Ikz on s'entend très bien, on a pas mal bossé ensemble sur les projets de 13 Block. Pour la petite anecdote, un jour il avait ramené une harpiste, on a enregistré une harpe au studio et c'était une expérience assez unique et enrichissante. En tant que ingé son principalement dans le rap, c'est pas tous les jours qu'on a l'opportunité d'enregistrer ce genre d'instrument. Big up à lui !

Tu es aussi beatmaker, c'est quoi ton set up et tes drums proviennent-elles de banque sons ?

Mon set up est assez simple : un MacBook Pro, une carte son SSL 2+, une paire d'enceinte Aps AEON, un clavier midi, un micro. Oui je me mets un peu au top line quand j'ai une idée de mélodie. Et très récemment je viens de me prendre un moog Grandmother pour faire des grosses basses et des gros leads ! Je kiffe. Et oui mes drums proviennent de banque sons, de drum kits que je me fais, de VST de drum machines ainsi que de breakbeats que j'ajoute parfois en plus.

Ça t'arrive de te lancer en te disant je vais faire un beat sur mesure pour tel Mc ?

Oui ! Ça m'arrive même si je n'aime pas forcément me dire : « Je vais faire ça » avant de commencer une prod. Pour la petite anecdote j'ai fait une session avec Stavo de 13 Block y'a quelques semaines et j'avais absolument aucune prod pour lui deux heures avant la session. Et j'ai fait une prod sur mesure et je suis arrivé à la session avec une prod (rires). Heureusement il a grave kiffé direct et on a fait un son archi sombre, je suis content du résultat.

As-tu un processus standard de production d'un instru ?

En vrai j'ai un genre de template sur Logic pour mes instrus pour que la prod sonne un peu « direct » c'est important pour se faire plaisir ! Et je bosse depuis peu sur FL, les drums ont un truc en plus dessus, ça sonne mais je ne saurais pas comment t'expliquer. Ce logiciel a un moteur spécial qui marche bien avec la musique actuelle.

En 2019 tu es single d'Or avec Nekfeu pour les "Étoiles Vagabondes". Comment ça se passe avec lui, parfois il y a une prod en laquelle on ne croit pas forcément et elle plaît beaucoup et vice versa...

Avec Nekfeu, on s'entend archi bien humainement et musicalement. On a déjà travaillé pas mal de fois ensemble par le passé. Il est très exigeant avec lui-même en studio et ça te pousse à donner aussi le meilleur de toi même, donc c'est toujours enrichissant. Pour ce qui est des prods, honnêtement j'ai rarement de surprises, avec l'expérience je sais plus ou moins à l'avance si une prod va plaire ou pas après y'a quand même parfois des surprises c'est vrai.

Je ne crois pas que tu aies placé de prod à des Cainris mais tu as enregistré pour des Mcs...

Effectivement je n'ai pas encore placé de prod à des Cainris. Je ne suis pas bilingue mais je me débrouille à peu près. Je travaille déjà avec des artistes talentueux à Paris, donc je ne ressens pas spécialement le besoin. Puis je n'aime pas spécialement démarcher, dans le rap chaque rappeur à un peu ses beatmakers, ses équipes avec qui ils ont l'habitude de travailler.

Et on ne va pas se mentir les prod qui viennent sur un mail comme ça en général les rappeurs ne les calculent pas énormément, mais si une opportunité se présente ça se fera avec plaisir. Sinon pour les connexions, on va dire que notre studio à une certaine notoriété à Paris donc ces artistes américains sont venus par le biais de personnes en commun qui gèrent des artistes américains quand ils viennent en France.

Quelles sont les différences d'une session avec des Cainris et des Français ?

En vrai il n'y en pas vraiment. Je pense que globalement ce qui diffère le plus est que les artistes américains travaillent plus au feeling dans leur manière de décrire et de poser, là où beaucoup de rappeurs français accordent plus d'importance à l'écriture, mais avec la nouvelle génération de rappeurs ça commence à être de plus en plus au feeling.

Pareil, y a-t-il une différence entre Lino qui a plusieurs décennies d'expériences et 13 Block ?

Ça rejoint un peu la question précédente. 13 Block, un peu comme beaucoup d'artistes de la nouvelle génération de rappeurs français, sont des artistes qui travaillent beaucoup au feeling, alors que Lino va plus se pencher sur l'écriture et se prendre la tête sur l'écriture, pour l'anecdote non pas spécialement, mais ça fait toujours un truc quand des artistes que tu écoutais en étant plus jeune viennent à ton studio 20 ans après que tu les aies écoutés, c'est assez ouf quand même.

Bon gamin, du moins Myth Syzer c'est une expérience unique, particulière ?

Je connais bien Myth Syzer, on a déjà fait du son ensemble y'a quelques années, même si récemment il fait moins de prods, j'espère qu'il va produire des nouveaux sons parce qu'il est chaud.

Ton meilleur souvenir de session ?

C'est dur d'en choisir qu'un seul, mais récemment un des meilleurs souvenirs à été de faire une session avec Zed et Nekfeu ensemble et de les faire poser sur une de mes prods. Bête d'expérience aussi bien musicalement qu'humainement.

Et ton pire souvenir ?

Je n'en ai pas particulièrement, mais quand on me demande beaucoup de modifications de mixage sur des morceaux qui ne me parlent pas, je reconnais ne pas passer un bon moment. Sinon les longues sessions d'export pour des lives ou ce genre de trucs c'est assez ennuyant, mais bon ça fait partie du job (rires).

Pendant les 90s, tous les albums de rap sortaient en vinyle et même en version instrumental en vinyle. Quel est ton rapport au vinyle ?

Je trouve que le vinyle est un très bel objet. J'en ai, même si j'ai un peu honte de dire que je n'ai pas de platine vinyle (rires). Mais je kiffe ce que ça représente, l'objet en lui-même, et son packaging. Le côté analogique c'est lourd.

T'intéresses-tu au Djing, accompagnes-tu des Mcs sur scène ?

Je ne m'intéresse pas particulièrement au Djing même si adolescent il m'est arrivé de mixer en soirée. Je n'accompagne pas de Mc sur scène. On m'a déjà proposé mais je préfère clairement être en studio.

Le hip-hop représente quoi pour toi ?

Je suis vraiment dans la musique et pas trop dans les autres mouvements du hip-hop même si je graffais un peu plus jeune (rires) mais je sortais pas mal avant le confinement et j'ai pas mal de potes qui mixent comme Paper ou Andy 4k, je vais souvent les voir jouer c'est la mif.

Fais-tu une différence entre trap et drill ?

Je dirais que la plus grosse différence entre la trap et la drill est la rythmique. Et plus généralement la couleur sombre des morceaux de drill qui diffère avec celle de la trap, ouverte à plus de styles et d'ambiances. Oui il y a des supers morceaux de drill même si le boss pour moi reste Pop Smoke, r.i.p. C'était un monstre, il avait une telle énergie dans ces morceaux, incroyable !

Peux-tu nous parler des producteurs qui t'inspirent ?

Je suis pas mal inspiré par des beatmakers américains comme Cardo ou Mike Dean. Je trouve qu'ils se démarquent par leur musicalité et leur savoir-faire. Pour ce qui est des beatmakers en France, Loubenski, Ikaz, et Johnny Ola par exemple sont des beatmakers qui m'inspirent également. J'aime la musique qui a de l'âme.

Prévois-tu de faire un album de producteurs, d'être à la D-A ?

Oui clairement ce type de projet est dans un coin de ma tête. J'y pense sérieusement même, il se peut que je bosse sur un projet de ce type cette année.

Sinon tu écoutes quoi quand tu n'es pas en studio ?

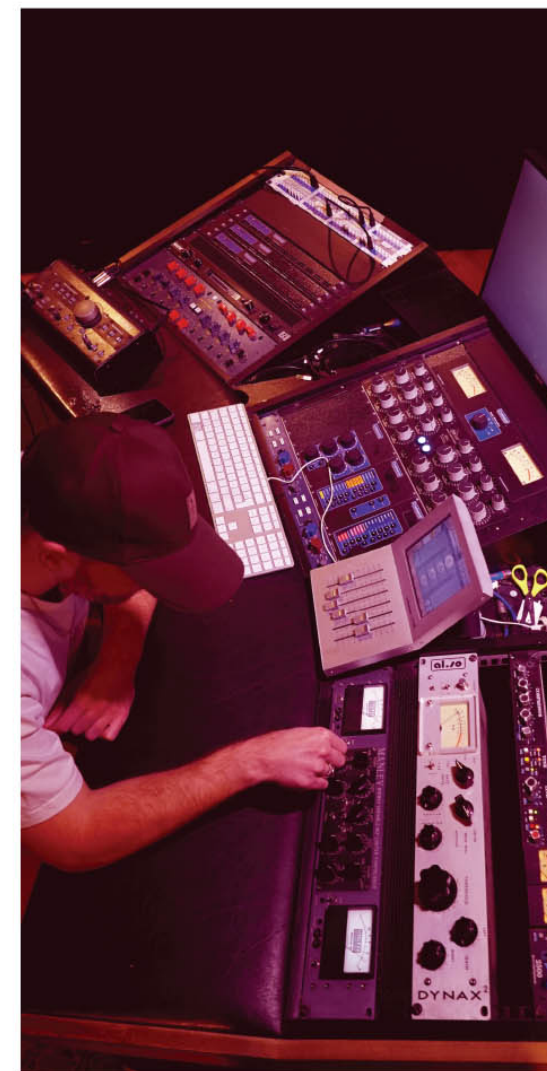
Je réécoute beaucoup les sons sur lesquels je travail en studio pour avoir un recul et un contexte d'écoute différent. Plus largement j'écoute pas mal de rap mais aussi d'autres styles musicaux comme du reggae ou de la musique nigérienne, ce qui passe à la radio etc, en vrai je suis grave ouvert !

Comment vois-tu le hip-hop et Grande Ville Studio dans dix ans ?

Honnêtement je ne sais pas du tout. Je suis focalisé sur ma musique et mon travail, on verra bien dans dix ans où cela me mène, en fonction de mes opportunités et de ma vie, c'est dur de se projeter autant.

Un dernier mot ?

Merci à toi pour cette interview, ça fait plaisir de mettre en lumière notre travail de l'ombre (rires) !



FREDDY FRESH



PENDANT LES ANNÉES 90, EN EUROPE, IL ÉTAIT AISÉ DE TROUVER DES VINYLES DE RAP, MÊME CEUX DES LABELS INDÉPENDANTS. CE QUI ÉTAIT MOINS ÉVIDENT PENDANT LES 80S ET POURTANT CETTE DÉCENNIE REGORGE DE SINGLES. CE PAN DE L'HISTOIRE MÉCONNUE EST RÉPERTORIÉ DANS LE LIVRE THE RAP RECORDS. UN GUIDE ULTIME SORTI EN 2004. L'AUTEUR, FREDDY FRESH, TOUJOURS EN TOTALE INDÉPENDANCE, A Lancé UNE SECONDE ÉDITION... À L'OCCASION DE CETTE THÉMATIQUE, L'ENTRETIEN AVEC LE COLLECTIONNEUR, DJ, BEATMAKER ET PATRON DE LABELS ÉTAIT INÉVITABLE.

As-tu grandi dans un environnement musical ?

Oui, à la fin des années 60 et au début des 70s j'ai grandi en écoutant du rock puis je suis devenu fan de Pink Floyd au point d'acheter tous les albums. J'étais aussi un grand fan de Yes. "Relayer" et "Tales from Topographic Oceans" sont mes albums préférés. Puis je me suis lancé dans la musique rap lorsque "Sugar Hill Gang" est sorti et j'ai aussi rapidement aussi suivi la scène Kraftwerkienne et celle de électro hip-hop de Nyc qui s'en inspire. Et plus tard j'ai découvert la house et la techno.

Comment as-tu découvert le hip-hop à Minneapolis. Il n'y avait pas de média, ni Internet...

C'est grâce à la radio publique, vers 1980, dans le Minnesota, il y avait des émissions spécialisées en fin de soirée puis grâce à Roy Freedom et Dj Paul Spangrud qui jouaient cette musique new-yorkaise dans le club First avenue. A partir de 1984 j'ai commencé à voyager à New York et dans le sud du Bronx. J'enregistrerais de la musique à partir de la radio.

As-tu d'abord eu des synthés ou des vinyles ?

A partir de 1972 j'ai collectionné des disques toute ma vie et je suis devenu obsédé au moment où j'ai découvert les disquaires à Ny. Maintenant je vends des disques rares pour gagner ma vie... Sinon j'ai acheté mon tout premier synthétiseur, un Korg DSS1, en 1992. Puis je suis devenu accro et j'ai dû avoir toutes les boîtes à rythmes, la 606, 808, 909, etc, pareil pour les synthés, mais j'ai arrêté et j'ai fais du troc et revendu d'autres. J'ai produit plein de choses différentes, mais ma première apparition sur vinyle est "BDP Medley#7" un remix sorti sur l'album "Man and His Music" de Boogie Down Productions, en 1988.

A partir de quelles années vis-tu à Nyc et as-tu été à une block party en plein air ?

Je n'étais pas aux soirées dans les parcs comme Crotona Park dans le Bronx. Mais j'allais dans des clubs comme Danceteria et de petits latins hip-hop clubs dans le Bronx. De 84 à 88 chaque été j'y restais généralement pendant des mois et il y avait souvent de la musique forte, des gens conduisaient avec le hayon ouvert et les haut-parleurs diffusaient de la musique...

Il y a une communauté Portoricaine mais finalement il y a très peu de rap en espagnol...

Dans le rap c'est limité. Dans les clubs il y a eu des Djs hip-hop hispanique mais, à l'exception de Louie Vega, leurs célébrités n'ont pas été au-delà de leur quartier. Au début des 80s le latin freestyle est une énorme scène musicale. C'est comme un mélange de rythmes électro avec des arrangements mélodiques au synthé et un chant plutôt pop en anglais, mais avec des basses énormes. J'étais un grand fan de ce son et il y avait même des Noires aux fêtes... Les labels comme Micmac, Sleeping Bag, puis Streetwise Records ont sorti John Rocca... Ce sont les disques les plus écoutés au début des 80s, notamment "Let the Music Play" de Shannon. Et en 85-86 The Devil's Nest, à l'initiative de Sal Abbatiello, est le club branché du genre. Le rap n'était pas encore massif. A la radio il était diffusé surtout la nuit, tard, dans des émissions où mixaient Chuck Chill Out, Marley Marl, Red Alert... En 84 "It's Yours" de T La Rock & Jazzy Jay puis en 85 "King Kut" de Word Of Mouth et Dj Cheese sont de gros succès.

Combien de temps as-tu travaillé chez Xanadu Records shop et quelles rencontres as-tu fait ?

J'ai travaillé qu'un été mais ça m'a permis de traîner avec des gens qui m'ont présenté à tous les boss des disquaires du Bronx et de Manhattan comme le Rock & Soul, Downstairs, Downtown, Crazy Eddie (Bronx), Dj Specialty lancé en 88 dans le Bronx, Harmony (Bronx) et bien d'autres spots.

Quel est le premier disque de rap selon toi, Eddie Cheeba "Lookin' Good" p.571...

La bande originale de "Runaways", en 78, contient du rap et peu de gens le savent. Et si nous voulons être très techniques, vous pouvez dire que "Who Got the Number" de Pigmeat Markham en 69 a été l'un des premiers disques de rap. Le rap grand public a commencé à sortir après "Personality Jock" de King Tim III en 1979, puis "Vicious Rap" de Tanya Winley, etc. A partir de cette année les singles en 12 inch commencent à sortir régulièrement.

Dans ton livre, tu dis que tu as appris beaucoup de Lenny Roberts de Street Beat Records...

Oui, Lenny était mon héros et j'ai même récupéré beaucoup de disques de sa célèbre collection après son décès. A l'époque j'étais fauché, j'avais des petits jobs comme gravés les plaques apposées sur les trophées, en journée, et je livrais des pizzas la nuit. Mais j'achetais deux à quatre exemplaires de chaque disque et je les ramenais à Minnesota afin de les vendre plus cher. A force de faire cela à un moment j'ai même eu des promos directement de labels...

Combien de temps as-tu travaillé pour réaliser le livre "The Rap Records" ?

J'ai travaillé pendant environ 4 à 5 ans sur la première édition en compilant directement des données et c'était un travail horrible et sans fin. Mais j'ai apprécié le faire car c'est dingue. La deuxième édition, ce fut encore 3 à 5 ans de travail. C'était frustrant car plusieurs fois je me suis dit que je stoppe mon travail d'archive et qu'il est temps de sortir le livre mais comme je trouvais de nouveaux titres ça été difficile de s'arrêter... Maintenant il y a Discogs et il est impossible de suivre. Trop de titres sont découverts et ça n'en finit jamais !

Que sais-tu du Dr superman 'n' Lady Sweet qui rappe "Can you do it", en 79 (p.324)...

C'est très précoce en 79. Dr Superman c'est Frank Virtue et il a produit cela en essayant probablement de profiter du buzz du rap de l'époque, car il possédait les célèbres studios Virtue et il produisait de la musique depuis les 50s. De nombreux producteurs comme Bobby Robinson, Peter Brown, Paul Winley ont essayé d'encaisser rapidement de l'argent avec le rap car ils étaient tous des vétérans de l'industrie de la musique et ils ont essayé de surfer sur le mouvement naissant. Peu ont continué à faire des disques de musique rap pour la passion...

Page 247 de la seconde édition tu mentionnes un vinyle sur Hot Day sortie en 1987, c'est un live avec Mc Tragedy. Est-ce le futur Tragedy Khadafi de l'Original Juice Crew ?

Oui c'est bien lui, un vrai passionné, qui a continué à produire des disques.

Dans la 2^{de} édition, tu as ajouté des disques de rap britanniques. Pourquoi et comment as-tu rencontré le collectionneur Dudley Jaynes, il est aussi Dj et beatmaker ?

Honnêtement, je ne me souviens pas si nous nous sommes déjà rencontrés, il m'a contacté après la première édition, me proposant de m'aider sur l'intro ainsi que de m'aider à rechercher des titres rares. C'est un collectionneur très compétent et formidable. Le Royaume-Uni a des collectionneurs incroyables. J'en ai rencontré beaucoup.

Possèdes-tu toutes les références qu'il y a dans ton livre et combien de vinyles as-tu dans ta collection ?

J'avais presque tous les disques de rap dont je pouvais rêver, à l'exception de "World War III" de Cruseville Productions. J'ai des dizaines de milliers de disques dans un entrepôt privé, mais il ne faut pas oublier que je vends aussi. Aujourd'hui j'essaie de vendre plutôt qu'acheter.

Prévois-tu une autre édition ?

Non c'est trop de travail et c'est sans fin. Mais je travaille sur un autre livre intitulé "Give Me a Break". Je me suis focalisé sur le sampling. Les breakbeats et les riffs qui peuvent être échantillonnés. Ça va ravir ceux qui samplent avec des MPC, des SP 1200, ou avec des ordinateurs. C'est un guide qui référence les sources et peu importe le style et le tempo. Il y a une fiche par sample que présente l'artiste, la chanson, le label, etc.

“ Un jour j'ai été viré pour avoir joué trop de rap. ”

Sinon peux-tu nous parler de ton expérience clubbing en tant que Dj hip-hop ?

J'ai joué tellement de soirées hip hop. En 1983, j'ai acheté ma première paire de platines bon marché et une console Realistic 32-1200A Mixer et je comptais les battements sur tous mes disques jusqu'à ce que j'apprenne à caler au tempo. J'ai essayé le scratch mais j'avais des platines tellement peu adéquates que c'était très dur. J'ai été Dj dans le Minnesota à The Roller Gardens, puis j'ai été Dj dans de nombreuses boîtes de nuit pour un public principalement afro-américain. Un jour j'ai été viré pour avoir joué trop de rap. J'ai même mixé lors d'une soirée pour Prince en ne jouant aucune de ses chansons et uniquement du rap new-yorkais. J'ai un superbe souvenir lorsque je suis parti en tour bus pour faire les premières parties de Sugar Hill Gang et de Jungle Brothers à travers l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre.

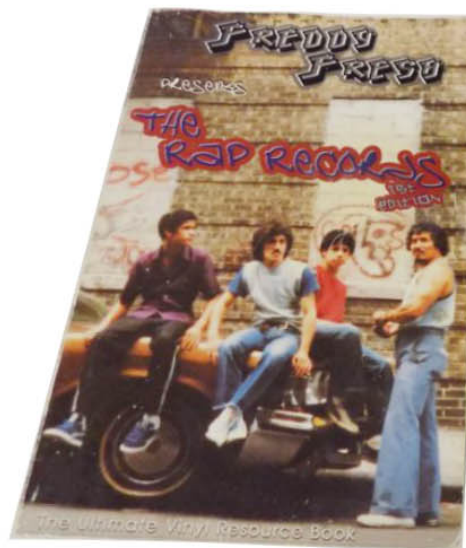
Tu n'es plus exclusivement un Dj hip-hop. Tu produis et mixes aussi d'autres musiques électroniques. Quel est ton meilleur souvenir ?

J'ai été tellement béni, l'un de mes meilleurs souvenirs a été le tout premier pays qui m'a invité. C'était la France et c'est une bénédiction spéciale car mon arrière-grand-père est enterré à Aubigné, en France, depuis 1918. Donc une partie de mon âme est en France. J'ai joué à une rave party underground et illégale, à Paris, en 1985. Puis avec mon premier hit "Timmy's Trance" (sur Experimental Records - ndlr), en 93, j'ai mixé à Radio FG, sur et ce fut un merveilleux souvenir pour moi. J'ai joué avec Laurent Garnier, Jeff Mills, Damon Wild, Repete, etc. J'ai aussi joué une soirée aux Trans Musicales et mon set était à une heure terrible comme six heures du matin mais beaucoup de gens m'ont attendu et nous nous sommes éclatés.

Et ton pire souvenir ?

Une soirée à Torquay, en Australie, devant 25 000 personnes en première partie de Blink 182. Les gens ont commencé à me lancer des trucs et je ne comprenais pas car j'avais du son dans mes retours mais il n'y avait pas de son en façade, ce que j'ai compris ensuite. J'étais un peu ivre et je me suis caché derrière la table du Dj mais je n'ai pas quitté la scène en courant. Ça été les deux minutes les plus longues de ma vie avant que le son fonctionne ! J'étais tellement en colère mais finalement j'ai fait bouger cette foule !

Ton 7 inch "Flameco" chez Howlin' Records est génial. Pourquoi as-tu lancé ton propre label ?



Je voulais créer des labels où je pourrais faire tout ce que je voulais, notamment fusionner des rythmes hip-hop à de l'électronique. J'avais déjà eu du succès avec mes labels techno Analog Records USA et Electric Music Foundation ou j'ai aussi signé des artistes français comme Leonski et James Bacon ! En 96 j'ai aussi lancé le label Socket.

Aujourd'hui, comment est équipé ton studio ?

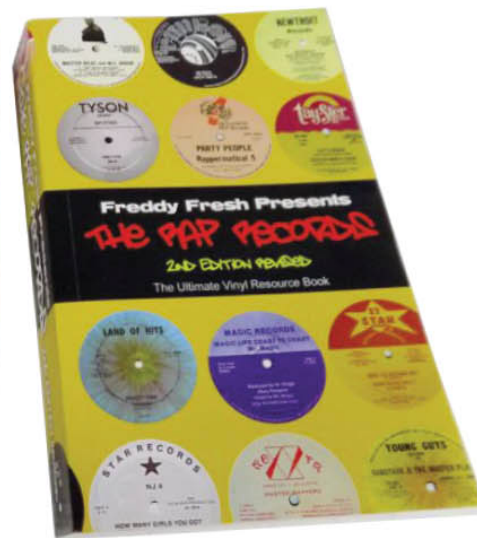
J'adore le matériel vintage comme l'Arp 2600, le Jupiter 8, Roland System100 et 100M. J'utilise aussi des eurorack systems, notamment de Tiptop Audio. D'ailleurs j'ai fait des sons pour cette société ainsi que pour One Module. Sinon j'adore les synthés Mutable Instruments utilisant un système open source. Des clones du vintage Arp 2500 et j'adore aussi les boîtes à rythmes comme les TR 606, 808, 909 Elektron Model Samples et Sonic Potions LXR qui ont des sons incroyables.

T'intéresses-tu au rap des dernières décennies ?

Pour être honnête, non. J'aime bien le producteur Nym. Sinon je me suis plutôt perdu dans la scène des musiques électroniques, celle de l'ambiance et expérimentale. Mais je suis proche de mon fils qui rap sous le nom de The Conductor Crucified et en 2007 j'ai produit avec lui "Hip Hop Conductor Crucified - It's Sorta Like Sweepin' In The Wind".

Un dernier mot ?

Merci, votre considération m'encourage à finir mon nouveau livre ! Allez écouter The Rap Records - The Mastermix1 mettant en valeur l'histoire du old school hip-hop.





RARE WAX OLD SKOOL PAR DEE NASTY



DANIEL, AU MITAN DES 70S, À PARIS, NOURRIT SA PASSION POUR LA MUSIQUE EN ÉCOUTANT DES VINYLES DE SOUL-FUNK. LE VERBE TO DIG N'EST PAS EMPLOYÉ POUR L'USAGE CONNU AUJOURD'HUI ET ÊTRE DJ NE LE PRÉOCCUPE PAS ENCORE. C'EST EN DÉCOUVRANT LES PREMIERS VINYLES DE RAP QU'IL DEVIENT ACCRO ET COMMENCE À PRODUIRE DES SONS SOUS L'ALIAS DEE NASTY. EN 84, IL SORT "PANAM, CITY, RAPPIN' "... EN 87 IL EST LE PREMIER FRANÇAIS À PARTICIPER À UNE BATTLE DE DJ À NYC... L'INARRÊTABLE DJ NOUS A SÉLECTIONNÉ HUIT DISQUES OLD SKOOL DES PLUS IMPORTANTS.

The Isley Brothers / The Heat Is On (T-Neck - 1975)

Tout le LP et plus particulièrement "Fight the Power" et "For the Love of You" m'ont profondément traumatisé. Les harmonies soul-funk, à savoir la note bleue, puis ce mélange de mélancolie et d'espoir m'ont intéressé car j'ai commencé par la guitare. De 78 à 81 j'ai fondé les bases de ma culture soul, jazz-funk, jazz rock, en allant à San Francisco d'où j'ai ramené environ 300 disques. Autant de musique que j'aime encore.

Radiance / This Is A Party Feat. "Prize" / Micstro Feat. Dj "R.C." (Ware Records - 1980)
Deux bombes. En face A la version est chantée par "Prize" et en face B c'est un rap en mode one take (enregistré en une seule prise - ndlr). Et, à ma connaissance, c'est l'un des plus long rap en un couplet de l'histoire du hip-hop avec "Adventures Of Super Rhyme" de Jimmy Spicer, en 80, ou "Rapper's Delight", en 79.

Five Points / Equality (Applegold - 1981)
C'est l'un des rares premiers rap féministes. Pour l'époque c'est engagé mais sans être colérique. Une pure merveille de sept minutes trente. J'ai deux copies de ce 12 inch et même si l'un d'eux est cassé je continue à l'écouter. (C'est le seul disque de ce label et il a été réédité en 2013 - ndlr).

Mr Sweetie "G" / We Want To Get Down Ep (Mike & Darve Records - 1981)

Un autre disque improbable de la période 79-82 sur un label indépendant avec peu de références et comme toutes les prods de cette époque le pressage était limité à cinq cents copies maximum. Le Mc est terrible, il est accompagné de la chanteuse Nadia Canty et d'un backband. Généralement les gars avaient peu d'argent, en quelques heures de studio ils devaient enregistrer et mixer. Il y avait beaucoup de talents.

Nairobi And The Awesome Foursome / Funky Soul Makossa (Street Wise - 1982)

C'est la révolution dans le hip-hop car c'est le début de l'électro-rap. Beaucoup de monde connaît "Planet Rock" mais cette cover de Manu Dibango est moins connue et elle est également produite par Arthur Baker et John Robie. Aux Usa ce titre fait partie des grands classiques.

Dimples D. / Sucker D.J.'s (Partytime Records - 1983)

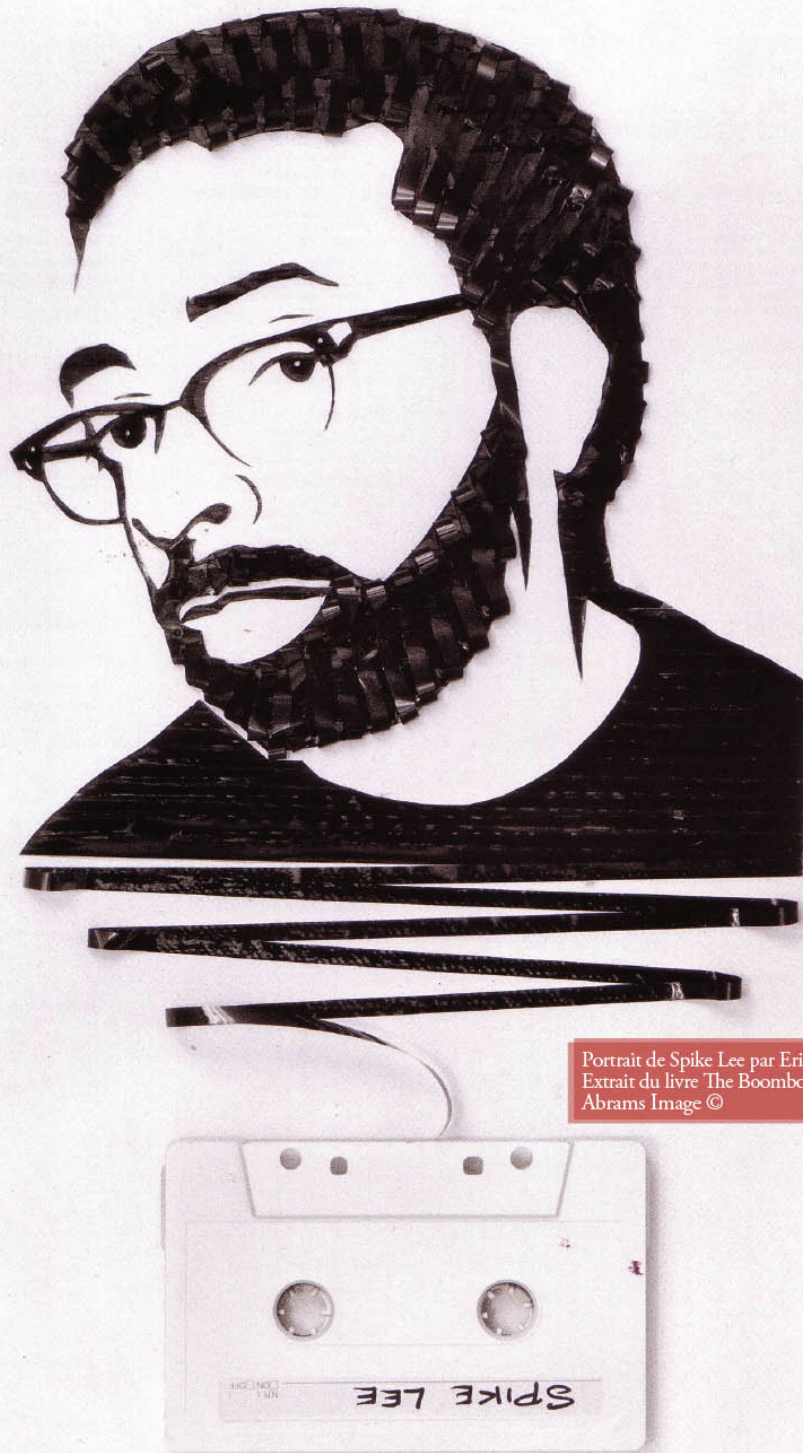
Partytime est un sous-label de Street Wize. Dimples D. qui rappe est, à l'époque, la copine de Marley Marl. Avec le recul je réalise que ce titre annonçait l'incroyable empreinte indélébile de ce magicien et visionnaire du son qui a révélé notamment Roxanne Shanté, Big Daddy Kane, Biz Markie, Kool G Rap & Dj Polo... La compétition entre Marley Marl & Jazzy Jay a contribué à l'émulation du mouv. Il y aussi un Suckapella ce qui était peu fréquent au début des 80s et donc il existe de nombreux remixes de house, de dance...

Cutmaster D.C. / You Don't Really Wanna Battle Ep (Zakia Records - 1985)

Cutmaster D.C. a démarré tout seul, il rappe, fait du beatboxe, les prods et il scratche d'autant que c'est lui qui a amené ce qui sera le son de Brooklyn. C'est également lui qui, dans le rap, divise un rythme en ternaire en premier. C'est le swing beat issu de la go-go funk et Cutmaster D.C. a utilisé cette technique avant que Teddy Riley compose sa version du ternaire avec Kool Moe Dee, Heavy D & The Boyz...

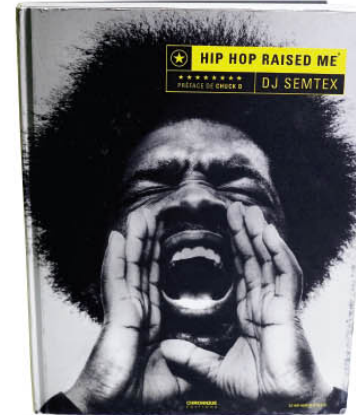
Schoolly-D / P.S.K. / What Does It Mean ? Gucci Time (Schoolly-D Records - 1985)

En 1985 ce disque fait office de bombe musicale à Ny, à Philadelphie et jusqu'à L.A. car le Mc Schoolly D est inconnu, sauf à Baltimore d'où il vient et ce disque est considéré comme le premier Ep de gangsta rap.



Portrait de Spike Lee par Erica Simmons
Extrait du livre The Boombox Project,
Abrams Image ©

LE HIP-HOP, AUSSI BIEN DANS LES MÉDIAS, LE CINÉMA, LA MODE, L'ART OU LES LIVRES, A LONGTEMPS ÉTÉ OCCULTÉ MAIS IL EXISTE DES EXCEPTIONS COMME L'OUVRAGE "THE FAITH OF GRAFFITI" DE JON NAAR ET NORMAN MAILER SORTIE EN 1974. PUIS "SUBWAY ART" DE MARTHA COOPER ET HENRY CHALFANT (ITW SW14), PARU EN 1984, DEVIENT RAPIDEMENT CULTE. JOE CONZO, ENFANT DU BRONX DES 70S, A PUBLIÉ SES PHOTOS DANS "BORN IN THE BRONX". IDEM POUR JAMEL SHABAZZ QUI, NATIF DE BROOKLYN, A RÉALISÉ "BACK IN THE DAYS". ÉGALEMENT CHAUDEMENT CONSEILLÉ "YO! THE EARLY DAYS OF HIP HOP 82-84" DE SOPHIE BRAMLY ET LES DEUX RECUEILS CHRONIQUÉS ICI.



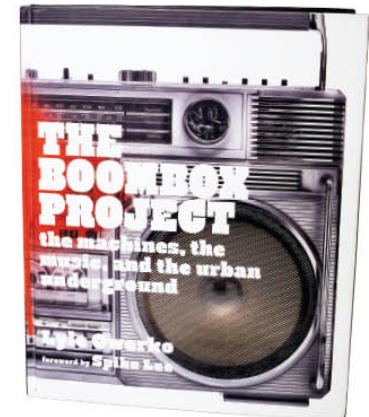
Hip Hop Raised Me / Dj Semtex

Ce livre disponible en anglais, français, allemand ou italien, préfacé par Chuck D, est certifié fat par Star Wax. Il est lourd, comme un généreux festin long à digérer, tellement il est dense et habilement réalisé. Avec plus de 800 illustrations dont de nombreuses photos inédites, en 452 pages, il retrace l'Histoire du hip-hop américain de ses premiers cris aux années 2010. Des beefs, aux femmes, aux sneakers, rien n'est oublié. Le fil conducteur est avant tout le rap donc le graffiti et le bboying sont en second plan. Mais le premier chapitre est dédié aux Djs. Point majeur puisque l'auteur est un Dj natif de Manchester. Mais qui est-il ? Dj Semtex, peu médiatisé chez nous, est une célébrité en Angleterre. Son parcours est impressionnant d'autant qu'il est né avec une pathologie rare et a été amputé d'un bras à seize ans. Malgré son handicap il a animé une émission sur la BBC Radio 1Xtra de 2002 à 2018 où il a interviewé Dj Khaled et la majorité des Mcs. Il a accompagné sur scène Dizzee Rascal, Rick Ross, Nas, pour ne citer qu'eux, et scratch avec un seul bras... Sa détermination, son expertise et son amour pour le hip-hop respirent dans cet ouvrage qui, comme le mouvement, fait mal à la tête tellement c'est une dinguerie. La charte graphique sobre et efficace rend la lecture plus agréable. Un objet définitivement attrayant. Sorti en 2016, aux éditions Chronique.

The Bombox Project / Lyle Owerko

Pendant les années 70 et 80, le boombox permettait aux jeunes d'affirmer leur identité. Aussi bien adopté par les punks que dans la panoplie hip-hop, c'était un réel phénomène. Le personnage Radio Raheem dans le film "Do The Right Things" de Spike Lee, sorti en 1989, a même marqué les générations suivantes. C'est certainement pour cette raison que l'auteur a invité ce dernier à préfacier le livre. Plus qu'un simple guide référençant des photos des plus emblématiques boomboxes, les 164 pages sont complétées de nombreux témoignages de Fab 5 Freddy, Kool Moe Dee, Stretch Armstrong, Dj Eclipse, J-Zone, Bobbito Garcia, Adam Yauch, Don Letts, pour ne citer qu'eux. Il y a également de nombreux clichés, les aficionados reconnaîtront la mythique photo de LL Cool J sur le banc, publiée dans le livre "Fuck You Heroes". Mais il y en a des plus rares comme celles du portoricain Ricky Flores, de Lisa Kahane, de Karl Weatherly ou du français Alain Keler qui a shooté les Bboys au Trocadéro, à Paris, en 84. Ce recueil édité par Abrams Image m'a aussi beaucoup séduit car il révèle les œuvres d'Erica Simmons conçues avec des bandes de K7 (cf. photo page de gauche).

A noter qu'en 2021 cet ouvrage a été inclus dans le coffret "The Smithsonian anthology of Hip-Hop" de Cey Adam. Pour plus d'infos sur le boombox consultez le dossier sur l'Histoire du Boombox, dans le Star Wax n°40.





Dj FatFingaz

Top 5 nouveautés

- Sha Ek x Blackwork "D&D"
- Lord Shootah "Celebration"
- Swinderella "It's Up"
- Da Baby "Masterpiece"
- Pop Smoke "Shake The Room"

Top 5 oldies

- Nice & Smooth "Funky For You"
- KLF "3am Eternal"
- Sepultura "War For Territory"
- Showbiz & Ag "Party Anthem"
- Alliance Ethnik "Respect"

Ta première approche du Djing
En 1993

Ton club favori à Nyc
Shimanski, Sony Hall, Marquee, Tao Nyc

Et tes clubs favoris désormais fermés
Vandal Nyc, Limelight, Tunnel, Club Deep

Ton art martial préféré
Taekwondo

Mer ou montagne
Les deux

Ton endroit favori à Bali
Vault

Shade45 en 3 mots
Fuck the world

Ton scratch préféré
Triple flares

Pour t'habiller une paire de
Air Max 1 ou Jordan 3 Cement

Ton mixer favori
Urei

Top 3 Dj
Dj Melo D, Dj Mouss, Dj Kentaro, Dj Am,

Si tu n'étais pas Dj, tu serais
Professeur d'université en anthropologie physique et culturelle



Soul intellect

Top 5 nouveautés

- Mattic & Parental "Satellite Recording"
- Snoop Dogg Feat. Nate Dogg & Nhalé "Outside the Box"
- Astronote "Last Chapter"
- Tonio Le Vakeso Feat. Melan "Ex ka podi ku nos"
- Bankai Fam Feat. Venom "GunZone"

Top 5 oldies

- Playaz Tryna Strive "Come My Way"
- Erick Sermon "Do Your Thing"
- Shaquille O'Neal Feat. One Accord "Don't Wanna Be Alone"
- Mother Superior "Most Of All"
- Ghetto Concept "Much Love"

Ta première approche du Djing
En Sicile, 2013

Ta première approche du beatmaking
Mon père qui me met devant son synthé à l'âge de neuf mois, en 1991

Ton scratch préféré
Double click chirp flare combo

Ville ou campagne
Les deux ! l'un forge le mental, l'autre l'esprit

Si je te dis bien-être, tu me réponds
Prendre soin de son corps, c'est donner envie à son âme d'y rester

Ta discothèque préférée
La rue lorsque je break avec mes potes l'été, entre deux enceintes JBL Boombox 2.

Si je te dis Street Style
Années 90

Ton art martial préféré
Muay Thai

Top 3 Dj
Dj Revolution, Roc Raida, Aladdin

Si tu n'étais pas Dj, tu serais
Un grand top model réputé



Dj Just Dizle

Top 5 nouveautés

- Freddie Gibbs "Black Illuminati"
- Fivio Foreign "City Of Gods"
- Pusha T "Diet Coke"
- Benjamin Epps "Encore"
- Snoop Dogg "BODR"

Top 5 oldies

- Camp Lo "Uptown"
- Notorious Big "Life After Death"
- Redman "Muddy Waters"
- ATCQ "Midnight Marauders"
- Outkast "Atlans"

Un verre de
Spécial pamplemousse

Ta première approche du Djing
En 1992

Ta première approche du beatmaking
En 1996

R'n'b ou rap
Rap

Si je te dis bien-être, tu me réponds
Massage

Qu'as-tu appris lors du confinement
Rien n'est promis

Vinyles ou usb
Ça dépend

Pour t'habiller, une paire de
Sandales

Si je te dis Cameroun
Le pays

Mer ou montagne
La mer

Top 3 Dj
Jazzy Jeff, Dj Premier, Dj Clyde

Si tu n'étais pas selecta, tu serais
Testeur de poulets braisés

Star Wax x Overdrive volume 6 coming soon

Compilation avec Cumbia Chicharra
Nomadic Massive, SJOB Movement
DjeuhDjoah & Lieutenant Nicholson
Dj Vadim, Fredones x Vast Air



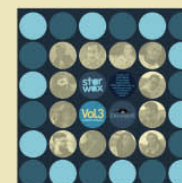
Star Wax 12 inch collection



Star Wax x Posca
various artists Vol.1



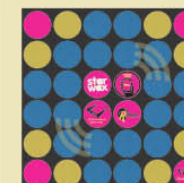
Star Wax x Posca
various artists Vol.2



Star Wax x Diggers Factory
various artists Vol.3



Star Wax x Son-Vidéo
various artists Vol.4



Star Wax x Revive
various artists Vol.5

SKATTA

CINEMA TICKET



PARENTAL
ADVISORY
EXPLICIT CONTENT